NATALIE CLIFFORD BARNEY

ACTES
ET
ENTR'ACTES

PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
E. SANSOT & Cie
7 ET 9, RUE DE L'ÉPERON

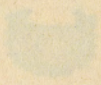
MCMX

Scarce

I/5/-

NATALIE CLIFFORD BARNEY

ACTES
ET ENTR'ACTES



PARIS

NATALIE CLIFFORD BARNEY

ACTES
ET ENTR'ACTES

Un Masque : ses yeux nus sont durs, luisants et tristes.

PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
E. SANSOT & Cie
7 ET 9, RUE DE L'ÉPERON
—
MCMX

Spec
Coll
PQ
2603
.A45A7
1910

Encore une " œuvre de jeunesse " : mais réservez votre blâme, car il est probable que je ferai des œuvres de jeunesse toute ma vie.

AUX PASSANTES

Ces paroles à leur image.

VIRELAI NOUVEAU

Femme qui passez dans le soir
Sous un manteau de crépuscule,
Vous cachant et vous laissant voir,
Femme qui passez dans le soir,

De l'ombre, où mon ombre recule,
Je vous regarde vous mouvoir
Sous un manteau de crépuscule

Et dessiner sur le fond noir
Votre chapeau, grand éteignoir
Pour votre profil minuscule,
Femme qui passez dans le soir

Ayant compris votre devoir
De luxe — à peine ridicule —
Votre éphémère et sûr pouvoir
D'être jolie, et d'émouvoir,
Vous allez, frôlant le trottoir
D'un peu de beauté qui circule...
Femme qui passez dans le soir
Sous un manteau de crépuscule.

COUPLE

Est-ce ainsi que nous devons expliquer ces mystérieuses amours d'où nous sommes chassés, et qui nous font marcher dans la vie, inquiets, effarés, comme un voyageur dans une contrée qu'il sait pleine d'invisibles abîmes recouverts de branchages et de feuilles mortes ?

Théodore de BANVILLE.

Se tenant par la taille — ainsi que deux bouleaux
Reliés par leurs branches —
Elles vont, ondulant leurs têtes et leurs hanches...
Leurs féminines hanches.

Ombrageant leur profil, d'audacieux chapeaux
— Gigantesques ombelles —
Laissent voir cependant que toutes deux sont belles...
Mais diversement belles.

Craintives, protégeant du grand jour abhorré
Leurs chairs pâles et mates,
Et leurs stériles seins imprégnés d'aromates,
De rares aromates,

Elles tâchent de fuir l'été, son corps doré
Versant, comme une essence,
La prodigalité de son adolescence,
Sa mâle adolescence.

Il leur fait peur. Leurs bras, à l'abri du soleil,
Sous des manches de tulles,
S'irisent, comme dans l'essor des libellules
L'aile des libellules.

Et, barrant le chemin aux importuns rôdeurs,
Des églantiers sans roses
Egratignent leurs mains délicates et roses
De longs striages roses.

Le soir tisse un filet invisible d'odeurs ;
Les toiles d'araignée
S'emperlent des couleurs dont leur trame est baignée,
Fragilement baignée.

Déjà le crépuscule aux yeux clairs de sommeil,
De ses lueurs obliques,
Pénètre de derniers reflets mélancoliques
Les eaux mélancoliques

Où l'ombre et les rayons, se jouant tour à tour
En taches alternées,
Se sont noyés au fond des sources contournées,
Souples et contournées,

Voyageuses partant sans espoir de retour,
Glissant sur la rocaille,
Sur un lit de galets semblables à l'écaille,
Aux jaspes de l'écaille,

Leur marche transparente, à travers les cailloux,
Lente se perpétue
Sur un chemin semblable au dos d'une tortue,
D'une immense tortue.

Ses roux ternes, ses bruns vifs portent les glouglous
De l'onde qui miroite
Sur le feuillage, étend ses ronds de clarté moite,
Ses cercles d'ombre moite...

Ce couple est-il sorti d'une ombre et d'un reflet
De l'eau qui l'accompagne?
Et la brune qui parle à sa blonde compagne,
A sa frêle compagne,

Est-elle la dryade au long corps maigrelet
Qu'emprisonnait l'écorce,
Et qui garde d'instinct la crainte de la force,
De la brutale force ?

Enlaçant son amie, elle semble écouter
A travers le silence
La voix du vent parmi les arbres qu'il balance,
Qu'il ploie et qu'il balance.

Une brise d'octobre est venue ajouter
Son souffle d'amertume
A l'heure, ensevelie au linceul de sa brume,
Sa vaporeuse brume.

L'été doré se meurt, tel Saint-Sébastien
Traversé par les flèches ;
Un premier dard d'automne abat les feuilles sèches
Parmi les herbes sèches.

La blonde, répondant au muet entretien
De sa compagne brune,
Lève un profil sculpté dans un morceau de lune,
Dans un blanc clair de lune,

Et son regard voilé se ferme sous les yeux
Dont l'ardeur la contemple...
Elles sont dans la nuit ainsi qu'au seuil d'un temple,
D'un mystérieux temple ;

Et portant un amour presque religieux,
Leurs corps, comme des urnes,
Prodiguent leur fraîcheur ; et leurs lèvres nocturnes,
Des caresses nocturnes.

Si quelque homme, épiant ce couple insidieux,
De son mépris le couve,
Si son regard s'émeut à la fois et réprouve,
Jalousement réprouve,

Qu'il sache que tout don de beauté plaît aux dieux ;
Que les lois ordinaires
Ne peuvent s'appliquer à ces noces lunaires
Des amantes lunaires.

Elles ont, d'un élan plus divin qu'animal,
Sous les vastes silences,
Joint avec des baisers leurs belles ressemblances,
Toutes leurs ressemblances.

Et par delà la terre, et le bien, et le mal,
Elles vont, diaphanes
Et troublantes, et ceux qui les jugent profanes,
Sont eux-mêmes profanes.

FILLES

Que vous ayez pour nom Manon, Miette ou Margot,
Marie-Anne, Louise, Héloïse ou Christine,
Dans les chemins mouillés où traîne l'escargot
Je vous suis de mon ombre étroite et clandestine.

Des parfums d'élégance et des relents d'argot
Arrivent jusqu'à moi ; insolente et mutine,
Votre bande m'écœure, et pourtant je m'obstine
Dans les chemins mouillés où traîne l'escargot.

Je sens que mon désir se meurt ; peut-il renaître
En frôlant les contours de vos jupons outrés ?
Je ne vous connais point, ne veux point vous connaître.
Mon admiration, sans distinguer vos traits,

Vous contemple. Aguichant les promeneurs distraits
Vous faites l'étalage ainsi qu'une fenêtre
De boutique ; blasé, mon regard vous pénètre
En frôlant les contours de vos jupons outrés,

Comme une devanture, ô douce ribambelle
De filles, vous montrez vos corps, vos diamants ;
Dans ce que vous vendez, commerciales belles,
Comme des acheteurs vous trompez vos amants.

Ointes de fards vos chairs factices et rebelles
Aux rudes vérités de nos emportements,
Trahissent la fadeur de vos tempéraments
Pour ce que vous vendez, commerciales belles.

Que vous ayez pour nom Manon, Miette ou Margot,
Marie-Anne, Louise, Héloïse ou Christine,
Dans les chemins mouillés où traîne l'escargot,
— O groupe décevant que mon regard butine —

Vos parfums d'élégance et vos relents d'argot
Ont fait que mon désir grandi se ratatine ;
Vous frôlant de mon ombre, en rentrant, je piétine
Sur les chemins mouillés où traîne l'escargot.

COMPENSATIONS

« Cet amusement de haut goût
que l'on nomme l'amour..... »
VILLIERS DE L'ISLE ADAM.

Grande dame et si bonne fille,
Aimant jusqu'à l'épuisement
L'amour, ce divertissement,
Entre vos devoirs de famille ;
Faisons trêve aux mots galvaudés
De notre morale en guenille.
Les meilleurs fruits sont maraudés :
L'arbre au hasard les éparpille ;
Les mordant tous à belles dents,
Vos vertus sont des accidents.

Bonne fille et si grande dame,
Laissant aux catins les maris,
Hors des barrières de Paris
Vous avez mieux à faire, dame !
Sans déplaisir, plaisant à ceux
Qu'aucune loi d'honneur n'entame,
De la forte race des gueux,
Loin du monde qui vous réclame,
Vous savez ne pas dire « non »....
Et donnez tout — sauf votre nom.

Et dame ou fille — sans injure —
On ne l'est bien que sans façons :
Aimer marquis ou bien maçons
N'est que question de nature.
A vous l'hommage mérité :
Quand vous quittez votre voiture
— Tant me plaît la témérité —
Vous *choisissez* votre aventure,
Prenant l'amour pour ce qu'il vaut,
Le pas furtif, le menton haut.

A UNE MYOPE

J'aime tes yeux d'aveugle agrandis par les rêves,
Tes yeux hantés de nuit, ne voyant que trop tard
Toute chose, et de près tes cils quand tu les lèves ;
Et je voudrais frôler de ma bouche sans fard
Tes yeux purs comme une onde où malgré toi persiste
La Sirène : je veux aspirer ton regard.
Mais puisque pour tes yeux l'iréel seul existe,
Sans cesse contemplant d'invisibles beautés,
Trop frêle pour la Vie, et pour l'Amour trop triste,
Tu passes sans les voir tous deux à tes côtés.

LA DOUBLE MORT

PERSONNAGES

BERTRAND *(seigneur avignonnais).*
GASPARD *(son ami).*
ALBOIN AUBERT *(jeune cardinal).*
FAUSTINE.
SERVITEURS, etc.

La scène se passe en Avignon vers 1340

LA DOUBLE MORT

(Variation sur un vieux thème).

(Pièce en un acte, en quelques vers et beaucoup de prose).

SCÈNE I

GASPARD, puis BERTRAND

(Antichambre séparée de la chambre de Faustine par une porte et des tapisseries, — flambeaux à moitié consumés, fauteuil devant la cheminée, d'où Gaspard se lève en sursaut en entendant frapper. Il écoute si c'est chez Faustine..... puis, croyant avoir rêvé, il s'étire.)

GASPARD

On a frappé : Faustine, est-ce toi qui t'éveilles ?
... A ceux qui dorment mal recommandez les veilles.
Eteignons les flambeaux, voici le petit jour.

(Il en éteint quelques-uns et ouvre la fenêtre pour dissiper la fumée. Puis il se réinstalle dans son fauteuil. On refrappe ; il sursaute. Voix dans le corridor. Entre Bertrand.)

C'est donc toi, mon Bertrand, et déjà de retour ?

BERTRAND

Est-ce que la santé de Faustine autorise
Plus d'espoir ?

GASPARD (avec un geste peu rassurant).

Je veillais près d'elle ; la surprise
De te voir m'interdit un peu...

BERTRAND

Mais je ressens
Ta fidèle amitié dans ces soins incessants.
Viens vite m'embrasser à nouveau ; la puissance
De mon affection grandit d'un mois d'absence,
Et de l'éloignement l'amour sort ennobli ;
Mais tout a l'air ici de subir quelque oubli.
J'ai dû heurter trois fois le marteau de la porte.
(Au serviteur dans le corridor).
Vaurien mal éveillé, va dire qu'on m'apporte
Le coffre qui remplit ma litière... et sans bruit :
On sent rôder ici les ombres de la nuit.

GASPARD

Pourtant ce son de cloche annonce les matines.

BERTRAND

Ne sont-ils jamais las de leurs messes latines,
De ce faste qui plaît au pape insidieux
Et qui doit offenser le repos des vrais dieux ?
(Au serviteur portant un coffre débordant.)
Mets-là ce coffre plein de joyaux, de reliques
Que des moines ont pris au fond des basiliques ;
J'en orne la chapelle où règne ma Beauté.
(Tirant des ornements précieux, des étoffes, un crucifix, etc.)
Leurs trésors ont un prix, comme leur papauté.
(La cloche de l'église sonne le premier coup de la messe.)
Ils vont la réveiller avec ce son de cloche.

La maison que Faustine a choisie est trop proche
De la maison de Dieu : s'il habite si près,
A quoi bon son royaume aux cieux ?

GASPARD

Afin qu'après
La mort, Faustine encor puisse être sa voisine.

BERTRAND (examinant le crucifix).

Je n'ai jamais compris les femmes qu'il fascine
Ce roi de la douleur accroché sur sa croix.
La souffrance est impie, et le Christ...

GASPARD

Chut ! je crois
Que Faustine est fervente...

BERTRAND

Et se serait unie
A ce culte à genoux devant une agonie ?
J'ai trop longtemps tardé loin d'elle... mais je sais
Qu'on m'aime... moi, n'étant que mortel et français,
Je ne crains ni ce Dieu ni l'église de Rome.
Homme, j'ai pour rival, pour seul ennemi l'homme.
L'aurais-tu vu flairer, pareil aux maigres loups,
Mon bonheur, lui que tout vrai bonheur rend jaloux ?
Dis, depuis mon départ n'est-il venu personne ?

GASPARD

Personne, mon ami. Quand le couvre-feu sonne,
Redoutant que la nuit ne protège un larcin,

Je ferme à clef la porte et l'ouvre au médecin
Qui rend chaque matin visite au cœur malade
De Faustine.

BERTRAND

Et le jour ?

GASPARD

Je chante une ballade,
Ou lui dis de mes vers assis près de son lit.

BERTRAND

Et lorsque vient le soir ?

GASPARD

Son visage pâlit
Et son regard se fixe au loin.

BERTRAND

Vers mon absence.

GASPARD

Mais tu n'as dû que peu séjourner à Plaisance ?

BERTRAND

Un seul désir au cœur, aux lèvres un seul nom
Ont su me ramener plus tôt en Avignon.
Je ne sais rester loin de ma belle maîtresse ;
Quand le temps veut passer lentement, je le presse ;
Je hâte mon retour, je remets mon départ :
Revenir avant l'heure, et partir en retard,
C'est ainsi que l'amour pratique la prudence.

GASPARD

J'ai gardé sur ta dame une douce intendance.

BERTRAND

Certes — combien d'instants faut-il m'évertuer ?.....

GASPARD

Elle dort, patience, un choc peut la tuer.

BERTRAND

Je la croyais moins faible.

GASPARD

Hier nous demandâmes
Un prêtre.

BERTRAND

Craindre un vol et non un voleur d'âmes !
Je reviens à propos et, comme un coup de vent,
Je saurai balayer ces songes ; bon vivant,
Je vais rendre la vie à ses longues paupières.
Joyeux, tel le mistral franchissant les clairières,
J'arrive du dehors, j'apporte la santé.
Faustine, éveillons-la d'un sommeil mal hanté
Par ces morbides clercs, diseurs de tristes messes ;
Mieux qu'eux je lui ferai d'éternelles promesses !
Mon paradis terrestre est moins fallacieux
Et plus doux que celui qu'ils proposent aux cieux.
Ils le savent : l'enfer, le ciel, le purgatoire
Sont à court de terrain, puisque mon territoire

Dans Plaisance, dans Parme, ici, dans le Comtat,
Vont, avec ma richesse, agrandir leur Etat !
Pour convertir au bien le bien qu'il dévalise,
Le pape en va bâtir l'aile de son église.
Ils pillent mes vergers au soleil répandus,
Et puis s'en vont prêcher sur les fruits défendus.
Et c'est lui, mon ami, c'est lui qui les protège !
Qui les accueille sous mon toit !

GASPARD

Bertrand, ne t'ai-je
Pas encore fait comprendre en quelle extrémité
J'ai dû, tout en craignant de te voir irrité,
Obéir à ta dame, en appelant près d'elle
Un de ces serviteurs de Dieu ?

BERTRAND

Je me rappelle
Ton indignation contre l'adversité
Que je souffrais par eux.

GASPARD

J'ai longtemps hésité
Contre la volonté de Faustine... Mon doute
S'est dissipé devant ses prières... Écoute :
Un soir l'orgue vibrait de ses mille pipeaux,
L'effroyable harmonie éloignait le repos
Par ce son gigantesque où rampent des tonnerres.
Les yeux de ta Faustine, ardents, visionnaires,

Pleuraient sa vie oisive et ses amours impurs.
« Il semble que la voix de Dieu vit dans ces murs,
Dit-elle, son cantique est là comme un reproche,
Et la clameur grandit plus vibrante et plus proche :
Un prêtre peut, sans doute, alléger mon souci..... »

BERTRAND (qui s'est coiffé de la tiare et qui tient des chasubles à la main).

Un prêtre ? elle demande un prêtre, le voici !
Oui, prêtre à ma façon, je mettrai ces chasubles
Et m'en vais prononcer les vœux indissolubles
Contre la maladive et vaine chasteté.
Je ne suis pas pieux selon la sainteté,
Et ne pratique pas un culte de mystère ;
Mais l'amour, bienfaisant et sain comme la terre,
Me fait lever ma coupe entre ces ostensoirs,
Et je l'emplis du vin vivant de mes pressoirs !
Car j'aime mieux le pain et le sang de ma vigne :
De n'être point troublés de symbole ou de signe !
Faustine m'entendra, je suis le vrai devin,
Et l'amour, n'est-ce pas un culte aussi, divin ?
Buvons à sa santé dans ces profonds calices
Qui vous servaient, ô Dieu mourant sous vos supplices !

GASPARD

Tu blasphèmes !

BERTRAND

Bien moins que les prêtres entre eux !
Et je n'ai qu'un devoir, celui de rendre heureux.

Je veux que ma Faustine, à son éveil, contemple
Ces splendeurs dont on a dévalisé le temple.
Quelle vengeance ! à nous ces ors, ces violets,
Ces richesses d'église : à mes pieds voyez-les !

(On entend par la fenêtre le chant des enfants de chœur qui rentrent dans l'église voisine.)

Pourquoi dois-je subir cet encens qui pénètre
A travers les cloisons, et voir à la fenêtre
Ce palais, menaçant comme un sphinx accroupi,
Dans ses griffes tenant la ville qui croupit ?..
Vaincre la voix, que tout jusqu'au silence épouse,
De la cloche d'argent du pape Benoît douze !

(Il ferme la fenêtre avec colère, et revient au crucifix que Gaspard examine.)

Cette croix vaut un sac d'agnels du bon roi Jean.
Sous ces burettes vois cette chasuble, j'en
Ai d'autres d'un travail du couvent des chartreuses :
Leur or a pris le ton des routes poussiéreuses !
Ce brûle-parfum vient du pieux argentier :
Il s'en vint avec moi par le même sentier
Qui longe étroitement les larges bords du Rhône.
Tout en louant son pape, il échangea l'or jaune
De cette mitre contre un millier de tournois,
Puis, pour s'absoudre, il fit le signe de la croix !
M'attirant avec lui sous la voûte en spirale,
Il m'offrit, pour mes biens, ceux de la cathédrale.
Vois ! l'anneau d'un évêque et ce collier pesant
Dont il était si fier sont les miens à présent !

Qu'ils retournent à Rome avec leurs cires blanches !
Il est temps que l'Etat prenne d'eux ses revanches,
Qu'il tienne le pouvoir entre ses propres mains
Et chasse d'Avignon, vers Rome, les Romains !
C'est pour notre pays de sournoises engeances !

GASPARD

Que faire sans leur messe et sans leurs indulgences ?
Ils nous protègent quand Satan vient nous tenter.
Ils donnent le pardon...

BERTRAND

Qu'ils nous font acheter.

GASPARD

Tu vas damner ton âme et la sienne peut-être.

BERTRAND

Faustine m'entendra, car je suis le bon prêtre,
Méprisant le pardon devant leur tribunal.
Faustine tient mon cœur pour confessionnal
Et me fait ses aveux le front dans sa main creuse.
Je suis son prêtre, elle est la prêtresse amoureuse
De notre humanité ; nous aimons simplement :
Recevons le bonheur, c'est là le sacrement
De la vie. O terrestre Eden, belle nature,
Formons pour t'habiter la double créature,
Le couple créateur, orgueilleux de pécher
Sous les stériles lois que vous venez prêcher,

Mauvais moines. C'est vous que l'on excommunie !
Notre religion à la vie est unie,
Nous avons mille dieux, vous n'en nommez que trois !

GASPARD

Celui qui jette l'ombre immense de sa croix
Sur la terre est puissant.

BERTRAND

Mais toute sa détresse
Ne peut prendre ma place au cœur de ma maîtresse...
Ah ! la revoir ! quand donc est-ce que tu voudras
Me laisser la bercer saine et sauve en mes bras,
En adoration de son adolescence ?...
O Faustine, ce corps que fanait mon absence
— Tel un arbre arraché du sol, en floraison, —
Se mourait, mais j'apporte en moi la guérison.
Balancé par la joie au bord de son abîme,
Je verrai le plaisir mettre un masque sublime
Sur ta face, et lever, ainsi que vers les dieux,
Un regard où s'éteint l'extase de tes yeux !
Je veux que son regard dès son réveil se pose
Sur moi.

SCÈNE II

LES MÊMES, ALBOIN AUBERT

(Bertrand ouvre la porte du fond, puis écarte les tapisseries de droite. Alboin Aubert à ce même instant paraît, rejetant les tapisseries de gauche.)

ALBOIN AUBERT

Requiescat !

(Tombant à genoux à côté du lit.)

En Dieu qu'elle repose.

BERTRAND (ne comprenant pas tout de suite).

Que fait ici chez moi ce grand pontificat ?

(Le cardinal prend trois des cierges qui étaient restés allumés et les dépose auprès du lit de Faustine morte. On voit le pur visage, blême et calme entre les cheveux noirs.)

GASPARD (dans un sanglot étouffé).

Requiescat !

BERTRAND (avec un cri de douleur, son affreux malheur l'ayant enfin saisi).

Requiescat ?

ALBOIN AUBERT (très pieusement fervent et se disposant à partir, la main levée au ciel, le front penché).

Requiescat !

SCÈNE III

BERTRAND, GASPARD

(Bertrand et Gaspard, de chaque côté du lit, le corps de Faustine entre eux.)

GASPARD (se levant et tâchant d'emmener Bertrand).

Viens, les morts n'aiment pas que les vivants regardent
Leur sommeil ; laissons-les et les secrets qu'ils gardent !
Reviens à toi, tu fus grand seigneur, bon païen,
Bertrand le courageux.

BERTRAND

Ce nom est donc le mien ?
Quel nom est malheureux assez pour qu'on m'en nomme ?
Les morts ont-ils des noms ? Ah ! n'être plus un homme,
Ne plus porter l'amour trop pesant pour moi seul,
M'enrouler à ton corps plus près que ton linceul,
A force de douleur, de sanglots et de larmes,
Devenir tout semblable à toi !

GASPARD

Viens, tu désarmes
Ton courage.

BERTRAND

Je veux me tuer à souffrir,
Couché comme un cadavre auprès de toi — mourir,
Ne plus dire les mots que tu ne peux entendre !

GASPARD

Viens-t'en, il faut couvrir la flamme avec la cendre.

BERTRAND (ne l'entendant pas).

Ne plus dire ton nom mortel qui périra,
Ce petit nom de femme ! Ah ! qui m'en guérira ?
Faustine, je redis ton nom au grand silence ;
Je sens, en le disant, ainsi qu'un coup de lance
Au cœur. Ce cœur, jadis si plein de sang, pâlit.
Faustine, je sanglote et prie auprès du lit
Où j'étreignais ton corps.

(Il va la toucher, mais recule épouvanté en voyant l'irréelle pâleur de ses mains.)

Tenir tes mains livides !
Ne plus crisper mes doigts sur mes deux paumes vides !...
Elle était aussi pâle après nos nuits d'amour.

GASPARD (foulant aux pieds un rebec).

Voici la fin de tous mes chants de troubadour.

BERTRAND (brisant en deux et rejetant son épée).

Voici la fin de tous mes faits d'armes, de toutes
Mes conquêtes, combats, tournois, duels et joutes,
Aiguisant ma valeur à la rivalité !...

(Il s'agenouille de nouveau auprès de Faustine.)

Morte ! ce mot a donc une réalité !
Que feras-tu de moi, de moi que tu délaisses ?

GASPARD

Pour vivre, il faut pouvoir vaincre toutes faiblesses.
Ne permets pas à la douleur de t'accabler !

(Il force Bertrand à le suivre ; celui-ci se retourne et se rejette au pied du lit.)

BERTRAND

Regarde.

GASPARD

Quoi ?

BERTRAND

J'ai cru voir ses longs cils trembler !

(Il touche les mains de Faustine et éclate en sanglots, ivre de douleur. Gaspard le conduit et le laisse tomber dans le fauteuil qu'il occupait près du feu.)

Tu dis qu'il faut couvrir la flamme avec la cendre ?

(Puis, alarmé)

Quand penses-tu qu'ils vont revenir me la prendre ?
Non, son corps fut à moi ; malheur à qui le prend !

GASPARD

Tu l'aimes en amant, mais moi je la comprends,
Je sais qu'elle voudrait dormir enfin sous terre.

BERTRAND

O mort, bourreau sans forme, écarter ton mystère,
Me trouver avec toi face à face ! O malheur
Intangible, te prendre, universel voleur,
Lorsque, silencieux, tu viens près de nos couches ;
Tu voles nos baisers, tu voles jusqu'aux bouches
Qui murmuraient des mots que tu dois ignorer !
Ah ! vainqueur clandestin, sous quel nom t'implorer ?
O ravisseur, présence invisible, ton geste
Insatiable tue et pille ce qui reste !
Ne sachant conserver ce que tu m'as ôté,
Tu décomposeras cet être de beauté.

Grand jaloux de la vie, aux vengeances grossières,
Faisant des fiers vivants de petites poussières,
Tu ne peux arracher de moi son souvenir.
Je t'attends à présent, calme : tu peux venir !
... Mais je veux d'abord prendre à son cou la médaille
Que je lui rapportai jadis de la bataille.
— Bien plus que mes exploits, le regard de ses yeux
Posés avec orgueil me rendait glorieux;
Je revois ce regard, lourd de moi, qui se baisse
Pesant comme un beau soir d'été sur ma jeunesse... —
De ma double victoire une date arborait
Son cercle délicat autour de mon portrait.
Prendre ce médaillon avant qu'on ne l'emporte !

(Il soulève la tapisserie qui était retombée. Tous deux regardent Faustine ; les trois cierges l'éclairent faiblement.)

GASPARD

Non, il faut le laisser à son cou puisque, morte,
Une main le recouvre et l'autre le défend.
Tu l'aimes, je t'ai dit que moi je la comprends.

BERTRAND

Mais ce gage d'amour, de notre amour fidèle,
Après sa mort, est tout ce qui me reste d'elle,
Sa présence demeure en ce qu'elle a chéri.

GASPARD

Les souvenirs d'un temps que le temps nous reprit
Sont de petits tombeaux où les heures mobiles

Ont déposé leurs morts. Ces choses puériles
Ne peuvent consoler.

BERTRAND

(Laissant un peu retomber la tapisserie, Gaspard tâche de le ramener vers son fauteuil.)

Il est vrai.

GASPARD

Vois, mes pas
Chancellent de fatigue.

BERTRAND (un peu ironique)

Il est temps, n'est-ce pas,
De t'endormir ?... Reviens quand on clouera les planches
Du cercueil.

(Son regard fixe Faustine. Gaspard est dans sa chambre, près de la porte donnant sur le corridor)

Ah ! ses mains irréellement blanches !
J'ai peur de demeurer avec elle, moi seul,
De me savoir vivant, elle dans son linceul
Gaspard, reste avec moi. Non, va-t'en, va-t'en vite,
Je ne la verrai plus après ce jour.

GASPARD

Evite
De l'approcher, des morts respecte le sommeil.
Ils vont vers l'ombre, nous, regagnons le soleil

(Gaspard sort, Bertrand va s'asseoir devant le feu éteint. Il en tourmente les cendres, le regard vide, anéanti par la douleur , puis son regard s'anime de larmes et il pleure à grands sanglots passionnés. Les ayant calmés,

il s'en retourne vers la chambre de Faustine, en esquissant machinalement sur lui-même le geste qui doit ôter le médaillon du cou de la morte. De sa main libre, il écarte définitivement la tapisserie, puis, repris de peur que sa douleur ne l'accable, il avance vers le lit à pas furtifs et en détournant la tête. Il touche le lit, puis glisse sa main sous le linceul pour reprendre le médaillon.)

BERTRAND (après un grand cri).

La main que j'ai touchée est chaude, elle est vivante !
Oh ! Faustine, ma joie est presque une épouvante.

(Il regarde Faustine en tenant toujours la main. Quelqu'un qui a remué de l'autre côté du lit se lève. Bertrand tire un stylet de sa ceinture.)

On dépouille la morte... Ainsi c'est toi, Gaspard ?

GASPARD (avec défi).

Oui, c'est moi.

BERTRAND

Que veux-tu d'elle ?

GASPARD

Je veux ma part.

(Dissimulant quelque chose dans sa main, il se dirige vers la porte.)

BERTRAND (l'arrête brutalement).

Ta part ? Reste, voleur de cadavres, canaille,
Dis, que faisais-tu là ?

(Le saisissant aux poignets.)

Tu lui prends ma médaille ?

GASPARD (avec un sourire perfide).

Ton portrait, depuis bien des jours, du médaillon
Est ôté... remplacé ; sur un fond vermillon,
On découvre à la place une miniature
Du visage d'un traître et d'un ami parjure :
Ce visage est le mien, par moi peint, à l'avers,
Dans une enluminure un couplet de mes vers :
Voilà la vérité.

BERTRAND

C'est quelque mauvais songe.

GASPARD

Mon cœur était trop lourd de porter ce mensonge,
Je puis enfin pleurer comme un de ses amants.
(Repoussant Bertrand.)
J'ai le droit d'être ici.

BERTRAND

Tu mens, tu mens !... ah ! mens !

GASPARD

Mentir quand mon amour m'a rendu dérisoire
L'honneur de l'amitié ?

BERTRAND

Pour vivre il me faut croire
En elle.

GASPARD

Il me faut, moi, ne la point renier !

BERTRAND

Tu n'es ni le premier, ni le seul !

GASPARD

Le dernier !

BERTRAND

Ah ! tout ceci me semble un cauchemar. La preuve
Me ferait douter d'elle, et rien autre.

GASPARD (lui tendant le médaillon.)

L'épreuve
Est facile, ouvre donc le fermoir, prends et vois.

BERTRAND (hésitant).

Pourrais-je donc la perdre une deuxième fois ?
Ah, pitié ! Vie, obscure à travers tous tes voiles,
Je te reconnais, sœur de la mort.

(Il prend le médaillon.)

Jusqu'aux moelles
Je tremble de savoir tes horribles secrets.
Sournoisement armée, enfin tu m'apparais,
Et tu viens m'enlever plus que son existence ;
Ton règne est plus cruel, funeste omnipotence,
Que celui de la mort, autre fatalité.
A ton tour frappe-moi de ta réalité.

(Il hésite encore, puis ouvre le fermoir du médaillon.)

Je te sais sans merci, quel espoir te résiste ?
Oh, la mort dans la vie ! oh toi mort la plus triste.

(Il se cache les yeux, puis s'efforce à regarder le petit médaillon.)

GASPARD

Pardonne-moi, Bertrand, je comprends ton émoi.
Mais de qui ce portrait ?

BERTRAND

Ce n'est ni toi, ni moi.

(L'approchant d'un des cierges.)

Un camée, un profil, celui du jeune prêtre,
Beau comme le plus beau des archanges dut l'être.....

(On entend un chœur de quatre voix chantant le *De Profundis*. Le prêtre entre, entouré de quatre enfants de chœur qui continuent de chanter.)

Tel, après son premier péché, fut Lucifer.

SCÈNE IV

LES MÊMES, ALBOIN AUBERT, CORTÈGE

(Le prêtre prend le crucifix, les enfants de chœur disposent le corps de Faustine sur une litière et le recouvre de chasubles et autres reliques d'église, que Bertrand avait apportées. Le prêtre, immobile, tient haut la croix du Christ.)

GASPARD (ramassant la lame brisée de Bertrand et la levant pour frapper Alboin).

Oui, vainqueur par la croix, il mourra par le fer.

(Bertrand retient d'un geste Gaspard dont l'élan de haine se trouve arrêté.)

Qui nous délivreras, Jésus, de tous tes prêtres ?

BERTRAND

Crois-tu que l'amitié n'ait point aussi ses traîtres
Qui trahissent sa foi pure et sans sacrement ?
Mais par quel droit l'amant frappera-t-il l'amant ?
(Désignant d'un geste Alboin.)
Qu'il aille en pénitent se faire absoudre à Rome,
Dans le cœur de tout prêtre on crucifie un homme.

GASPARD (regardant Bertrand).

Dans le cœur de tout homme on crucifie un dieu.

(Gaspard penche la tête qu'il détourne, et se dispose à suivre le cortège funèbre. Faustine est portée par les quatre enfants de chœur qui reprennent le *De Profundis*.

BERTRAND (tombe auprès du lit vide en regardant le corps de Faustine qu'on emporte).

Par la vie et la mort, ma deux fois morte, adieu.

FIN.

LE DÉSENCHANTEMENT

Le désenchantement vint près de moi ce soir,
Le désenchantement où l'ennui seul persiste,
Plus profond que l'amour et que le désespoir.

Le désenchantement attriste l'heure triste,
Et chasse l'incertain désir du lendemain.
Je suis celui, dit-il, à qui rien ne résiste :

Je te devance ou bien te suis sur ton chemin,
Et j'apporte avec moi les anciens désastres,
Quand ta main s'étendra, tu trouveras ma main.

Je suis ton compagnon fidèle. Les pilastres
Des nuits ayant dressé leurs ombres vers les cieux,
Je pèserai sur toi comme une nuit sans astres.

Tu ne peux ranimer les jours silencieux,
Car tes morts sont plus morts que les morts qu'on enterre,
Et les vivants sont, plus que les morts, oublieux.

Reste dans ton exil orgueilleux, solitaire,
Car je t'ai désappris la joie et les douleurs.
Regarde sans rêver, regarde vers la terre

Avec des yeux lassés qui regrettent leurs pleurs.

QUATRAIN

O première ennemie et dernière vengeance
Des dieux qui vont mourir,
Toi qui détruis l'espoir, humaine intelligence,
Peux-tu nous en guérir ?

QUATRAIN

Je ressemble à ces rois qui vivent séparés
De la vie, et malgré leurs plaisirs, misérables
Et seuls, tendent en vain leurs bras lourds et parés
Vers quelque pauvre joie humaine et désirable.

A MA SŒUR

Lorsque tu reviendras, ma sœur, lorsqu'en riant
Tu m'embrasseras vite en refoulant tes larmes,
— Car, dans l'émotion du retour, tu désarmes
Cette sérénité qui te vient d'Orient ; —
Lorsque tu déferas ta malle, tout empreinte
Des senteurs de là-bas imprégnant tes bouquins,
Rapportés pour combattre et nos dogmes mesquins
Et la religion appauvrie et restreinte ;
Lorsque tu traduiras pour nous les vérités
Du prophète nouveau, petit-fils de prophète ;
Lorsque je te verrai l'exalter ; que, la tête
Haute, tu nous tiendras des discours mérités...
Distraite et m'inspirant de tes yeux, de ton geste,
Beaucoup plus que de tout ce que ta voix dira,
Mon âme avec le vol des phrases s'en ira
Oublieuse des mots, mais attentive au reste ;
Car tes mots, fussent-ils plus clairs que des stylets,
Sauraient moins émouvoir mon âme sensuelle
Que ce parfum, qui rend à la vie usuelle
Ces pétales de fleurs lentement distillés.
Les roses de là-bas m'arrivent par bouffées
De ce petit flacon rapporté des lointains ;

Et je revois des mains, avec leurs ongles teints,
Se crisper aux coussins où les voix étouffées
Des amants que j'évoque ont parlé du désir,
Et de la joie humaine, éphémère, infinie...
Tandis que tu convaincs, réfutant qui te nie,
Par la réponse exacte et facile à saisir,
Je songe indolemment aux choses de la terre,
Aux cultes éternels qu'inspire la Beauté:
Et j'oppose à tes dieux, morts sous leur voile ôté,
Sa nudité qui seule a gardé son mystère!

EQUIVOQUE

I^er^ Acte : Un Mariage.
II^me^ Acte : Une Élégie.

« . . . . . Sick with anguish
Stood the crowned nine Muses about Apollo :
While the tenth sang wonderful things they knew not
Ah the tenth, the Lesbian ! »

SWINBURNE.

. . . Et devenir enfin la chose de la mer.

VALENTINE DE SAINT-POINT.

PERSONNAGES

SAPPHO	MM[es]	MORENO.
MOUSARION, *une étrangère* . .		DELVAIR.
ERANNA		DERMOZ.
GORGO, *amies de Sappho.* . .		LYSÈS.
NIOBE		FLEURY.
LATO, *danseuse.*		RAMBERG.
GELLO, *joueuse de flûte.*		DUNCAN.
ARISTA, *joueuse de lyre.*		RUSSELL.
TIMAS, *l'épousée.*		PALMER.
PHAON, *l'époux.*	MM.	VANIA.
LE PRÊTRE.		STEPHAN AUSTIN.
UN JEUNE CHARPENTIER. .		SAILLARD.
UN VIEUX CHARPENTIER. .		LORCEY.

Canéphores, enfants, cortège, etc...

(Représentée dans un jardin, au mois de juin 1906.)

EQUIVOQUE

PREMIÈRE PARTIE

A Mytilène. Dans un jardin, devant l'école de Poésie dont on aperçoit quelques colonnes. Deux trépieds. Un banc de pierre. A gauche, le temple de Cypris, vers lequel montent des marches. Petites statues de Cypris et d'Eros. A droite, on achève d'élever un petit autel.

SCÈNE PREMIÈRE

UN CHARPENTIER, (assis sur l'herbe, se verse à boire). UN DEUXIÈME CHARPENTIER, (tout au haut du petit autel, travaille).

PREMIER CHARPENTIER

Comment se nomme-t-il le bienheureux époux
Pour qui nous travaillons ?

(Il boit.)

DEUXIÈME CHARPENTIER

En serais-tu jaloux
Par hasard ?

PREMIER CHARPENTIER

De lui, non, mais de son hyménée.
La petite Timas est belle.

DEUXIÈME CHARPENTIER

Et fortunée.

PREMIER CHARPENTIER

Pour pouvoir prendre femme, il m'eût fallu de l'or.

DEUXIÈME CHARPENTIER

Beaucoup!... Et puis je crois qu'il te vaut mieux encor
Fuir une femme fixe. A tout âge, à toute heure,
La femme du voisin est toujours la meilleure.

PREMIER CHARPENTIER

Je pensais comme toi, jadis. Mais le malheur
De vieillir c'est qu'avec du ventre on prend du cœur;
Et je me marierai.

DEUXIÈME CHARPENTIER

Ce sera difficile:
La vierge, de nos jours, est à l'hymen hostile.
(Regardant vers l'école de poésie.)
C'est là-bas qu'elle apprend les rythmes glorieux.

PREMIER CHARPENTIER

Apprendre quelque chose est toujours dangereux.

SCÈNE DEUXIÈME

LES MÊMES, GORGO ET DICA (portant des guirlandes de fleurs).

GORGO

Quoi ! pas encor fini, paresseux ! le temps presse.

PREMIER CHARPENTIER (se levant et s'approchant de Gorgo).

Bienheureux temps, qui donc presse-t-il ?

GORGO

Ta paresse,
Imbécile !

DICA (au jeune charpentier).

Tiens, prends ces fleurs pour mettre autour
De l'autel.

GORGO (au premier charpentier).

Travaillez plus vite pour l'amour.

PREMIER CHARPENTIER (reprenant lentement son travail).

Mon travail pour l'amour d'autrui manque de zèle,
Si c'était pour le mien !
(A Gorgo qui s'éloigne).
Reste, quelle nouvelle
Peux-tu nous annoncer ?

DEUXIÈME CHARPENTIER

Dis-nous quel est le nom
De celui que Timas épouse.

GORGO

Mais, Phaon!
Vous ne le saviez pas?

(Tâchant de les mystifier).

Personne ici n'ignore
Son histoire. Phaon, batelier qu'on honore
Pour sa grande vertu, fut aimé de Psappha :
Mais il sut résister, sa vertu triompha.

PREMIER CHARPENTIER

Cela n'est pas probable.

GORGO

On croit ce qu'on veut croire.
Même la vérité conte plus d'une histoire.

DEUXIÈME CHARPENTIER

Et l'histoire toujours plus d'une vérité.

GORGO

Prétendre rien savoir prouve la vanité...

PREMIER CHARPENTIER (avec un signe de tête vers l'école de poésie).

A quoi bon cette école absurde et ces mystères
De Cérès à Lesbos? Mieux vaut ceux de Cythère.

DEUXIÈME CHARPENTIER

Sais-tu ce qui s'y passe? Un bruit s'est répandu
Qu'on pratique en notre île un culte défendu...

GORGO

C'est possible.

DEUXIÈME CHARPENTIER

En tout cas la ville est toujours pleine
D'étrangères venant apprendre à Mytilène
L'art du rythme sapphique et les chants inspirés.

GORGO (s'éloignant pour rejoindre Eranna qui vient à elle. Les charpentiers continuent leur travail au fond de la scène).

Et l'on entend monter, vers le soir, soupiré
Par les divines voix des vierges amoureuses,
Le récit des amours libres et glorieuses.

SCENE TROISIÈME

LES MÊMES, ERANNA

GORGO

Quoi, sans fard à ta joue et sans fleurs de jasmin
A ton front ?

ERANNA

J'ai croisé Sappho sur mon chemin
Et me suis retournée un instant pour la suivre,
Et j'ai cherché ses yeux, mais ses yeux semblaient vivre
Dans un songe... Elle allait du côté de la mer,
J'ai cru voir que, pourtant, le doute plus amer
Que la mort n'était plus sur son blême visage.
J'ignore quel tourment nouveau l'obsède.

GORGO

O sage
Eranna, conte-moi ce que tu crois... Qui sait

Tant de choses peut dire à quoi Sappho pensait !...
Sinon à cette amour devenue infidèle,
A quelque autre...

ERANNA

Peut-être...

GORGO

Eranna, sache d'elle
Le secret qu'elle garde entre ses cils fermés
Et qui trouble parfois leurs battements rythmés.

ERANNA

Je ne puis deviner quel désir la ravage.

GORGO

Crois-tu qu'elle attendît quelqu'un sur le rivage ?

ERANNA (avec un geste d'indécision).

Sans cesse elle écoutait le son des flots houleux,
Et la mer qui menait au loin ses coursiers bleus
Semblait avec le vent emporter sa souffrance...
La voici.

GORGO (montrant Sappho qui arrive).

Les yeux pleins d'une longue espérance.

SCENE QUATRIÈME

LES MÊMES, SAPPHO

GORGO

Tu viens pour te venger, c'est bien.

ERANNA

Fuyons ces lieux.
Ta présence rendra leur bonheur périlleux
Et rare ; il ne faut point l'ennoblir de tes larmes.

SAPPHO (à Gorgo).

Tu t'abuses.

(A Eranna.)

Et toi, vainement, tu t'alarmes.

ERANNA

Leurs regards nuptiaux sauront t'humilier
Si tu restes...

SAPPHO

Je reste...

GORGO

Et tu crois oublier !
Songeant au proche hymen, ton front penché se trouble.

SAPPHO

Je ne sais que choisir car ma pensée est double (1)

(1) Les chiffres entre parenthèses se réfèrent aux fragments de Sappho utilisés et qui se trouvent à la fin de la pièce.

GORGO

Reste, et couronne-toi comme nous de jasmins.

ERANNA (lui tendant la lyre qu'elle est allée chercher).

Ou bien passe auprès d'eux, la lyre entre tes mains,
En chantant, et le mal que déjà tu méprises
Ne sera bientôt plus que des paroles mises
En musique.

SAPPHO (la repoussant).

Je veux ne point vous décevoir,
Mais je ne me sens plus le puéril pouvoir
D'enfermer ma pensée en des strophes rythmées,
Comme jadis pour vous, mes compagnes aimées...
Je n'évoquerai plus en verbes anodins
La complexe beauté des couples féminins,
Les désirs insensés et les ardentes haines
Qui nous ployaient, ainsi que le vent les grands chênes,
Le jeune amour ayant la splendeur du soleil,
Le repos parmi l'ombre où coule le sommeil,
Ou le verger nocturne et que la lune argente...
Pourtant, belles, pour vous je ne suis point changeante (2)
Mais lasse seulement des chants que j'ai chantés,
Je n'appellerai plus par des mots enchantés
La diverse douleur, l'amour toujours le même,
(S'approchant du temple.)
Et je ne sais plus bien si je te hais ou t'aime,
Cypris multiple, et toi, jeune Eros immortel !
Je n'apporterai plus d'offrande à votre autel.

(En déposant son voile, ses perles et sa ceinture sur l'autel, elle laisse tomber un écrit sur les marches. S'en apercevant, elle le froisse et le rejette fébrilement.)

Car je n'ai plus en moi le désir de vous plaire,
J'ai subi tout le mal que vous pouviez me faire
Et nul vouloir ne reste en mon esprit obscur.
J'ai rêvé de dormir sous le pesant azur
Des vagues, d'oublier les moindres harmonies.
Ah ! l'orgueil de nos voix doucement réunies,
L'orgueil de tout notre art mesurant des sanglots
Puérils devant vous, profondes voix des flots !

GORGO

Tu repousses ta lyre avec des mains ingrates
Pour ces présents reçus des Muses délicates.

SAPPHO

Les coquilles de mer renferment un écho
Bien plus mélodieux que les chants de Sappho.

ERANNA

Quel songe apportes-tu des rives de l'Egée ?

GORGO

Ah ! que médites-tu dans ton âme outragée
Qui te fait mépriser ton art ?

SAPPHO

Il a menti,
Il est inférieur à ce que j'ai senti,
A ce que j'ai voulu...

GORGO

Ta vie est ton poème
Le plus beau ; ton chef-d'œuvre éternel, c'est toi-même.

ERANNA

Et tes chants, messagers de ta gloire, diront
Aux siècles à venir ta grandeur...

GORGO

Lève un front
Orgueilleux de porter un nom impérissable.
Plus longtemps que le sphinx accroupi sur le sable,
Changeant, mystérieux et le visage nu,
Tu charmeras ceux-là que tu n'as point connus.

ERANNA

Et celle qui trahit ton culte, en voiles sombres
S'en ira vers l'Hadès, ombre parmi les ombres, (3).
Mais toi qui sus cueillir la fleur de Piéria
Qui nous rend immortels, et qui jadis prias
Cypris dont les beaux bras te furent secourables,
Pourquoi méprises-tu la gloire désirable,
Le myrte et le laurier justement mérités ?

SAPPHO

J'ai chanté pour vous, non pour la postérité.
La gloire de la gloire est vaine, et que m'importe
L'hommage des vivants lorsque je serai morte ?
J'ai rêvé d'un sommeil long et mélodieux
Et l'on me bercera dans le berceau des dieux,

Et la voûte des eaux, libre de tous pilastres,
S'abaissera sur moi comme une nuit sans astres.
Gorgo, n'entends-tu pas le rythme et le remous
Et le son de la mer parmi les varechs mous ?
Vois, par delà le gris de nos arbres d'olives,
La mer dansante et bleue entre l'or de ses rives.

GORGO

Non, je ne vois que nos innombrables vergers,
Et n'entends que le chant nocturne des bergers
Qui ramènent des monts leurs agneaux et leurs chèvres.

ERANNA

Ce n'est point là leur chant.

(A Sappho.)

Je vois trembler tes lèvres.
Qu'as-tu ?

GORGO

Tu reconnais les hymnes de l'Hellas.

ERANNA

Sappho, tu devrais fuir.

SAPPHO

Il n'est plus temps, hélas !

GORGO

Oui, déjà le cortège a franchi le portique

(Elle va vers l'autel afin de mieux voir.)

DICA

Je vois Gello.

ERANNA

J'entends sa flûte asiatique.

LE PRÊTRE (chante, accompagné de la flûte et des lyres. Le chœur chante seulement le mot *Hyménée*).

Lève haut les poutres, charpentier,
Hyménée.
Voici l'époux, comme Arès altier,
Hyménée.
Beaucoup plus grands que les hommes grands,
Hyménée.
Vite, il s'approche, ouvrez-lui vos rangs,
Hyménée.
Accompagnez de flûtes ses pas,
Hyménée.
Vierge tremblante, ouvre-lui tes bras.
Hyménée.
Lève ton voile et tes yeux baissés,
Hyménée.
Et chéris l'amour qui vient te blesser,
Hyménée (4).

PREMIER CHARPENTIER (qui voit aussi venir le cortège).

Comme Timas, mon cœur s'incline, partial
Pour l'hymen.

DEUXIÈME CHARPENTIER

Il approche... Et le chœur nuptial
Devient joyeux et clair.

PREMIER CHARPENTIER

Douce Timas se penche,
Pâle, vers son époux et, sous la cyclas blanche
Qui la revêt, son corps se devine idéal,
Timide d'être jeune et d'être virginal.

(Le cortège entre accompagné d'une flûte et de plusieurs lyres.)

SCÈNE CINQUIÈME

LES MÊMES, LE CORTÈGE

DEUXIÈME CHARPENTIER (regardant Timas).

Ses yeux cherchent au loin quelqu'un qu'ils semblent craindre.

LATO

Qui donc accourt ?

NIOBÉ

Sappho.

(Sappho, à mesure que le cortège s'avance, a reculé de plus en plus, mais, lorsqu'il arrive presque en face de l'autel, voyant qu'elle ne peut plus se cacher, elle croise Timas et Phaon. — Timas, en la reconnaissant, se blottit contre Phaon qui regarde Sappho avec dédain.)

SAPPHO

Mon cœur vient de s'éteindre.

LE PRÊTRE

Phaon, voici la vierge offerte à ton désir,
Timas, rose de honte et pâle de plaisir.

(Le chant cesse. Timas et Phaon vont se placer devant l'autel ; Sappho, avec les gestes qui traduisent le mieux la souffrance qu'elle ressent, suit la scène du mariage.)

ARISTA (chantant accompagnée de sa lyre).

La pomme rougissante à la plus haute branche
Du pommier te ressemble, ô vierge ; ta douceur
Dédaigne le passant oublieux qui se penche
Vers de plus proches fruits. Mais toi, sous l'épaisseur
Des feuilles, hors d'atteinte, attends le ravisseur
Tout à l'extrémité de la plus haute branche (5).

(Timas, après la cérémonie, revient auprès de ses compagnes qui rajustent ses voiles.)

ERANNA (tenant un miroir à la main, afin que Timas se regarde).

Pour la dernière fois nous tenons ton miroir
Où même ton reflet se trouble de te voir.
Aucune parmi nous n'est également belle (6).

GORGO

O Phaon, bienheureux Phaon, tu nous prends celle
Qui nous fut précieuse et chère tout autant
Que nous-mêmes.

ERANNA

Son corps doré, plus éclatant
Que l'or, nous inspirait la délicate joie.

(Phaon rejoint Timas et s'éloigne avec elle. Le prêtre reprend le chant accompagné des lyres et de la flûte. — Sappho, ayant enfin toute la conscience de ce qui arrive, les suit d'un pas de bête prête à reprendre sa proie. Phaon soulève Timas dans ses bras et l'emporte d'un élan victorieux et brutal).

GORGO

Son désir plus cruel qu'une haine la broie.

ERANNA

Il l'emporte, étendant ses ailes de vautour...
Sa tête se retourne en arrière.

GORGO

A son tour
Le triomphant Eros meurtrit nos fleurs coupées.
Sappho, dans tes yeux luit le regard des épées,
Venge-toi de l'affront de leur corps enlacés !

ERANNA

Elle tremble et se tourne encor.

SAPPHO

Vers nos passés...

(Elle arrête son geste, une idée de vengeance plus subtile lui étant venue.)

GORGO

En silence je porte une impuissante rage.

Choisis une vengeance égale à cet outrage,
Venge-nous... Ils s'en vont.

SAPPHO (suivant des yeux le couple qui disparaît).

J'attends dans l'avenir
Ton retour !

GORGO (s'en allant avec les autres).

Crains l'oubli.

SAPPHO

Je suis le souvenir...

SCÈNE SIXIÈME

SAPPHO (seule).

SAPPHO

Le souvenir qui va d'une marche obstinée
Sur tes pas ; ma présence est une destinée,
Tu le sais ; tu ne peux rien contre mon pouvoir.
Je serai, cette nuit, l'hôte qu'on craint de voir
Allonger vers le seuil son ombre inévitable.
J'occuperai ma place invisible à la table
Heureuse, et comme un trouble insinuant et doux
Tu sentiras mon corps se glisser entre vous.
Près de l'autre, c'est moi déjà que tu regrettes !
Et m'appelant tout bas d'une angoisse secrète,
Tu verras mon regard provocant à travers
Ses yeux, tu m'étreindras dans ses bras entr'ouverts.

Comme autrefois c'est moi qui viendrai vers ta couche,
Ce sera son baiser, mais ce sera ma bouche.
Tu me désireras à travers son désir
Et tu redonneras mon nom à ton plaisir.
Connais-moi, je ne suis point celle que l'on chasse
De sa vie, un amour qu'un autre amour remplace
Comme un air succédant à quelque air oublié...
Non, je suis une voix ardente, un chant lié
A ton cœur, une tendre et très frêle musique
Natale, qui sait rendre à jamais nostalgique.
Retrouvant mon appel dans les soirs musicaux,
Tu perdras ta jeunesse à suivre des échos ;
Car le passé survit aux choses passagères.
Je serai la beauté que ton rêve exagère,
Le pays qu'on revoit à chaque fin de jour,
Le bonheur dont on veut l'inespéré retour,
La compréhension autrefois incomprise ;
Mais toi tu reviendras, vers moi qui te méprise,
M'apporter tes regrets, tes présents et tes pleurs.
Certes, tu reviendras mettre de fraîches fleurs
A ma porte en songeant à l'amour ancienne... (7)
Comment de cet amour veux-tu qu'il me souvienne ?
Sans même retourner la tête je repars :
Tu n'es plus rien pour moi qu'un souvenir épars (8)
Qui ne peut retenir ma pensée indicible.
Car je cherchais en toi, non toi, mais l'impossible.
A présent je te jette ainsi qu'un vêtement

Inutile, je n'ai point de ressentiment (9)
Contre toi, je reprends, libre, ma solitude,
En te quittant je quitte aussi la servitude...
Je t'aimais d'un amour plus doux et plus amer
Que l'amour que l'on a pour la nuit, pour la mer...

(Ecoutant au loin.)

Pour la mer... pour la mer si pareille à mon rêve.
Ah ! le bruit de sa robe et son pas sur la grève !
Que son appel, semblable à des chœurs rituels,
Sait dire étrangement les mots perpétuels !
Oui, je sais qu'elle est là, très douce et très sauvage.
Elle vient lentement à moi sur le rivage.

SCÈNE SEPTIÈME

SAPPHO, GORGO, ERANNA

GORGO

Sappho, nous accourons t'annoncer son retour.

ERANNA

Tu pars ?

GORGO

Vers qui vas-tu ?

SAPPHO

Vers un nouvel amour.

(Elle s'éloigne précipitamment, Gorgo fait le geste de la suivre.)

ERANNA (regardant Sappho s'en aller et retenant Gorgo).

Ne sens-tu point sur toi les mains de l'Epouvante ?

GORGO

Viens, suivons-la vers l'eau lumineuse et mouvante
Où semblent l'attirer des destins ténébreux.

GORGO (sort au fond, puis revient pleine de terreur).

Trop tard !...

ERANNA (se voilant la face).

Malheur à nous ! malheur ! malheur aux dieux !

(Elles lèvent vers les cieux leurs bras menaçants et sortent en courant pour annoncer la mort de Sappho).

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

ERANNA, GORGO, NIOBÉ, ARISTA, GELLO puis LATO

ERANNA (accompagnée des lyres seulement).

Le soir aux pieds dorés s'avance et de son urne
Nous verse les couleurs. . O soir, ta robe est pleine
De lumière, enveloppe, avec l'ombre nocturne,
Le deuil de Mytilène.

Je te salue, ô soir radieux, tu célèbres
L'heure aux sandales d'or De ton char tu te penches
Refermant les rideaux opulents des ténèbres,
Semés d'étoiles blanches

GORGO (qu'un rayon de soleil oblique vient d'éclairer Toutes en sont baignées).

Soleil ! En t'en allant, éclaires-tu la porte
De l'Hadès ?

ERANNA

Ses yeux clos sentent-ils ta puissance ?

NIOBÉ (se détournant).

Elle aveugle! A travers mes larmes, ô ma morte,
Ne plus voir ton absence!

ERANNA

Viens, coupons nos cheveux en pleurant

Elle les coupe, aidée de Gorgo et de Gello, et les laisse tomber au milieu de l'autel, Gorgo fait de même.

Les sirènes
En feront un linceul pour l'amante immortelle
Qui s'endort sous les flots.

GORGO

Sur les vagues sereines
Quand nous reviendra-t-elle ?

(Eranna sème des fleurs sur l'autel où les chevelures sont mêlées.)

NIOBÉ

Je te donne, Sappho, mes cheveux d'or vivant,
Ils étaient ma beauté, ma gloire !

LATO

Moi, devant
Mes yeux, comme un rideau, je baisse les ténèbres
De mes cheveux aussi noirs que la nuit

(Elle les coupe.)

ERANNA

Célèbres
Déjà par tant de chants, prends mes pâles cheveux.
Tous tes baisers d'hier et mes pleurs sont en eux.

GORGO (levant vers sa joue les colliers de Sappho)

Ces perles tièdes !... Sens...

(Les tendant à Eranna.)

Un parfum resté d'elle
Rôde et parfume tous les parfums !

ERANNA

Je rappelle
Chaque heure, en évoquant les bonheurs révolus.
Mon cœur est une tombe où l'on ne viendra plus.

LATO

J'ai cherché dans les prés, sur l'herbe qui verdoie,
L'empreinte de ses pieds légers comme la joie.

NIOBÉ

Ne plus fermer nos yeux aveuglés par l'espoir,
Ne plus dire : Sappho viendra quand vient le soir.

LATO (arrivant la tête penchée).

Je la demande à tous ces lieux, à chaque porte,
Et l'écho me répond de partout : Elle est morte !

ERANNA

Morte ! — Son corps, au fond des flots enseveli,
Le silence en ses yeux, sur ses lèvres l'oubli.

GORGO

Grâce à nous, ses chansons resteront éternelles.

ERANNA

Et, grâce à ses chansons, vous demeurerez belles !

GORGO

Même de ses miroirs ses traits sont effacés.

ERANNA

Que ne la cherchez-vous, vivante, en vos passés ?

GORGO

... Elle aimait d'un amour de songe et de musique.

ERANNA

Et sa lyre attirait, comme la lyre orphique,
Non les arbres, les rocs, les simples animaux,
Mais les vierges au cœur léger de passereaux.

GORGO (relevant une étoffe tombée).

Cette tunique garde un peu de sa souplesse..
Ah ! ses hanches d'éphèbe et ses seins de déesse !

SCÈNE DEUXIÈME

LES MÊMES, TIMAS, les bras pleins de fleurs, revêtue d'une tunique et d'un peplos sombres ; puis MOUSARION.

NIOBÉ (se précipitant vers Timas).

Regardez, c'est Timas !

(Toutes, saluant Timas et l'étrangère.)

Salut !

GORGO (à Eranna en souvenir de la prédiction de Sappho et désignant Timas).

Tu te souviens ?

NIOBÉ (à Mousarion).

Ton nom ?

MOUSARION

Mousarion.

LATO

Et ton pays ?

MOUSARION

Je viens
D'une terre toujours belle et toujours fleurie.

GORGO

Serait-ce d'Ilion ?

ERANNA

Par delà la Syrie
Où le sol est rougi par le sang d'Adonis ?

GORGO

Peut-être est-ce l'Egypte où règne Rhodopis,
Celle que Sappho nomme une faveur publique ?

ERANNA

Ou viens-tu de l'impie et méprisante Attique
Qui raille tous nos dieux ? Lequel, Mousarion,
T'amène ?

MOUSARION

Mon désir ! Les astres, Orion,
Que sais-je ?...

(Elle va vers l'autel et dépose les offrandes qu'elle a apportées.

Mais Sappho de Lesbos, que n'est-elle
Parmi vous ?

GORGO

Elle est morte !

MOUSARION

Elle est morte ?

Immortelle,

Elle ne peut mourir ! Et pourquoi donc ces pleurs ?
Non ! n'importunez pas les morts avec vos fleurs
Ephémères, autant que le deuil illusoire. (10)
Ne vous lamentez point, gardez mieux sa mémoire.

(Elle aperçoit sur les marches l'écrit froissé et le ramasse vivement.)

Mais qu'est-ce !.. Des écrits

GORGO

Ce sont des parchemins,

Que Sappho tout à l'heure a froissés dans ses mains.

MOUSARION

O déesse ! des vers ! Je tremble de les lire.

ERANNA

Lisons-les !

GORGO

Qu'Arista reprenne alors sa lyre.

MOUSARION (lisant. Arista accentue de sa lyre le rythme sapphique).

Lune aux doigts d'argent, mon destin est lié
Aux cheveux légers d'une enfant des Cyclades.
Toi, passant au loin comme un culte oublié
Parmi tes plëiades,

Lune aux doux regards dont les pieds sont fleuris
D'astres, dont la marche est par l'onde rythmée,
Toi qui plais aux yeux que les jours ont meurtris,
Vois-tu mon aimée ?

Je l'attends ! Je veille, évoquant sa beauté
Couronnée ainsi que les muses légères,
Son sourire, ô miel ! son regard de côté
Entre ses paupières.

Je l'espère en vain ! Je compte les instants
Et ne sais que faire. Ah ! mes doubles pensées !
Pour quelque autre amour ses regards inconstants,
Ses tresses tressées, (11)

Pour moi ses oublis ! Mais il faut tout oser ;
Quand je l'entendrai par la porte entr'ouverte
Je ne saurai plus que son pas, son baiser
Sur ma bouche offerte !

Je ne saurai plus que nos bras enlacés,
Je ne saurai plus que nos larmes brûlantes,
Que ma voix disant tous les bonheurs passés,
Douce, un peu tremblante.

Nuit qui réunis les amants séparés,
Qui ramènes tout vers ton ombre première, (12)
Rendras-tu la paix à mes yeux égarés
Fuyant la lumière ?

O nuit ! rendras-tu le repos éternel,
Toi la plus clémente et la plus implorée,
Peux-tu ramener vers mon cœur le cruel
Cœur de l'adorée ?

NIOBÉ

Timas ! la douleur monte en larmes à mes yeux !

TIMAS

La mienne est trop profonde.

ERANNA

Elle durera mieux.

GORGO

Regrettes-tu Sappho, ta lyre délaissée ?

ERANNA

Je suis un peu sa voix, Arista, sa pensée.

NIOBÉ

Laissez-nous la pleurer, car les pleurs nous sont doux !

MOUSARION

Vierges, la mort ravit nos morts bien moins que nous,
Et Sappho, l'épouvante et la gloire de l'Ile,
N'est morte que pour vous ! La tristesse débile
Des larmes ternira les regards de vos yeux
Et vous ne verrez pas son destin merveilleux.

GORGO

Peut-il nous consoler ? Nous fûmes ses amies...
Rendra-t-il le sourire à ses lèvres blémies ?

ERANNA

J'ai peur qu'elle n'ait froid quand soufflera le vent.

MOUSARION

Ces choses ne font peur qu'à l'âme du vivant !
Multiple, indestructible et de gloire parée,
Si belle que sa beauté reste incomparée
Moi seule, parmi vous, je la vois, je l'entends,
Toi qu'elle a tant chérie, Eranna, qui lui tends,
Des bras désespérés,

(A Timas.)

Toi, petite enfant triste
Portant dans ton regard un passé qui persiste,
Que ne la voyez-vous dans le reflet des eaux,
Dans la voix périlleuse et douce des roseaux,
Dans la source, infidèle à peine, et qui rejette
Sa plainte, en s'en allant, à ce qu'elle regrette ?
Sa beauté disparue est dans ce soir d'été,
Dans la mort du soleil ; et tout, d'avoir été,
Sera. — Ne gardez pas une douleur muette.
Chantez ! — N'avez-vous pas des âmes de poète ?

ERANNA

Et l'éloquent regret sait émouvoir les dieux.

TIMAS

Il est parfois si grand qu'il rend silencieux !

ERANNA

C'est en vain, ô Timas, que tu te réfugies
Loin de nous !

(Timas ne l'écoute même pas.)

NIOBÉ (convaincue et à moitié consolée).

Puisque tout porte son effigie,
Je la sens et la cherche, et pense la revoir
Dans les ombres du jour, dans la pâleur du soir,
Dans la forme ondoyante et vague des fumées.

(Lato allume les torches sur l'autel et ranime le feu éteint en jetant de l'encens dans les trépieds).

ERANNA

Son âme fut pareille aux torches allumées.

NIOBÉ

Son âme rôde autour de nous comme l'encens.
Chaque parfum l'évoque et partout je la sens
Dans la rose où je bois une ardente rosée,

(Prenant la main de Lato qui est revenue s'asseoir près d'elle.)

Et jusque dans ta main où sa main s'est posée.

ERANNA

La beauté ne meurt pas. Sappho ne peut mourir ;
Entends Mousarion. Il ne faut point offrir
Notre douleur aux morts ; car, même étant fidèles,
Nos larmes, ô Sappho, sont choses trop mortelles.

MOUSARION

Gorgo, reprends ta flûte, Arista, le paktis,
Et vous la reverrez, plus belle que Thétis
Ou que l'Aphrodita, revivre parmi l'onde
Des sons ! Car l'harmonie inspirée est féconde
En prodiges, bercés à son flux et reflux,
Les songes vous rendront vos bonheurs révolus.

ARISTA (elle passe sa main sur la lyre, éveillant sa musique, puis attend que Gorgo ait repris sa flûte).
(A Lato et Niobé qui restent immobiles.)

Et vous, laissez vos mains, colombes indolentes,
Reprendre leurs vols blancs, vos pieds, leurs danses lentes,
Car la danse convient et plaît par ses accents
Gracieux, au sommeil des morts adolescents.

(Lato danse, accompagnée de Gello et d'Arista, la danse à la mer et à la mort. Niobé, Gorgo et Eranna balancent les bras aux rythmes ondoyants de la musique et leurs mains, pareilles aux fleurs pâles qui fleurissent sous l'eau, semblent se mouvoir dans le remous d'une onde invisible).

TOUTES (en chœur).

Prêtresse, nous restons tes fidèles prêtresses
Et te dansons la danse agréable aux déesses.

MOUSARION

Poète à qui plaisaient les vierges aux longs voiles
Et qui n'espérais pas atteindre les étoiles (13)
De tes souples bras faits pour les proches caresses,
Nous te tissons nos vers mêlés comme nos tresses,
Nos vers qui sont pareils par leurs nobles allures
Au large déploiement des belles chevelures.

NIOBÉ

Jadis, tu les chantais, poète des poètes,
Nos fronts couronnés d'or et ceints de violettes !

TOUTES (en chœur).

Comme autour de l'autel, les femmes de la Crète (14),
Nos corps dansent la danse ancienne et secrète.

MOUSARION

Plus pâles que de l'herbe en été, plus ferventes (15)
Que le feu, nous rythmons notre douleur vivante.
Sappho qui, nous aimant, nous fis aimer la vie
Et convoiter toujours la plus lointaine grappe
De la vigne, et le seul amour qui nous échappe,
Puisque la mer, jalouse amante, t'a ravie,
Vers toi nous élevons un chant qui te regrette
Tisseuse de vers, tisseuse de violettes. (16)

(La lyre accompagne avec la flûte.)

Lune aux doigts d'argent, etc.

(Toutes sortent sauf Timas. Jeu de scène où Timas embrasse une dernière fois les perles, l'écharpe et le parchemin que Sappho a laissés sur l'autel, puis prend le chemin qui mène à la mer.)

FIN

FRAGMENTS DE SAPPHO

(1) Οὐκ οἶδ' ὅττι θέω· δύο μοι τὰ νοήματα.

(2) Ταῖς κάλαισ' ὔμμιν [τὸ] νόημα τῶμον
οὐ διάμειπτον.

(3) ..... οὐ γὰρ πεδέχεις βρόδων
τῶν ἐκ Πιερίας ἀλλ' ἀφάνης κήν' Ἀΐδα δόμοις
φοιτάσεις πεδ' ἀμαύρων νεκύων ἐκπεποταμένα.

(4) Ὕψοι δὴ τὸ μέλαθρον
Ὑμήναον
ἀέρρετε τέκτοντες ἄνδρες·
Ὑμήναον
Γάμβρος ἐρχέται ἴσσος Ἄρευι,
Ὑμήναον
ἄνδρος μεγάλω πόλυ μείζων.
Ὑμήναον.

(5) Οἷον τὸ γλυκύμαλον ἐρεύθεται ἄκρῳ ἐπ' ὔσδῳ,
ἄκρον ἐπ' ἀκροτάτῳ, λελάθοντο δὲ μαλαδρόπηες,
οὐ μάν ἐκλελάθοντ', ἀλλ' οὐκ ἐδύναντ' ἐπίκεσθαι.

(6) Οὐ γὰρ ἦν ἀτέρα πάις, ὦ γάμβρε, τοιαύτα.

(7) καὶ γὰρ αἰ φεύγει, ταχέως διώξει,
αἰ δὲ δῶρα μὴ δέκετ', ἀλλὰ δώσει.....

(8) Οὔ τι μοι ὔμμες.

(9) .... ἀλλά τις οὐκ ἔμμι παλιγκότων
ὄργαν...

(10) Οὐ γὰρ οἰκία ἐν μοισοπόλων θέμις
θρῆνον ἔμμεναι· οὐκ ἄμμι πρέπει τάδε.

(11) Ἔμεθεν δ'ἔχεισθα λάθαν.

(12) Ἑσπερε, πάντα φέρων, ὅσα φαίνολις ἐσκέδασ' αὔως...

(13) ψαύην δ'οὐ δοκίμοιμ' ὀράνω δύσι πάχεσιν.

(14) Κρῆσσαί νύ ποτ' ὧδ' ἐμμελέως πόδεσσιν
ὠρχεῦντί ἁπάλοισ' ἀμφ' ἐρόεντα βωμόν.

(15) ..... χλωροτέρα δὲ ποίας...

(16) ..... ἰοπλόκων.

PAROLES DE MAITRESSES

AU POÈTE

Poète dont les mots troublent comme des bouches,
Et dont les souples vers prennent comme des bras,
Tu m'attires bien mieux que celui qui viendra
Ce soir, par les chemins obscurs, car tu me touches
De plus près, par l'accent des rythmes au son clair,
Que celui dont l'amour a des baisers farouches,
Que celui qui possède et ma vie et ma chair
De toute sa ferveur obstinée et muette....
Et les longs soirs, auprès de lui, je te regrette.

ATTENDRE

Attendre,
A chaque pas entendre
Son pas!
Vouloir, et puis ne vouloir pas
Sa venue.
Dans chaque passant passant dans la rue
Croire entrevoir
Quelque trait de lui connu, reconnu.
Se tromper, en rougir
Comme étant prise en faute
De l'avoir cru un autre!
Attendre!
Avoir les yeux brillants, le cœur qui bat.
Parfois
Essayer sa voix
Et la trouver troublante..
Se taire seule...
Ecouter la pendule menant son heure lente,
Attendre.
Prendre un livre qu'on ouvre à peine.
— Paroles mortes, vaines, —

Attendre la vie, attendre...
Que dira-t-il ?
Comme il tarde !
On se regarde.
Belle ? oui, belle.
Sentir qu'un peu plus tard on sera moins jolie.
Ou reprendre l'oubli ?
Attendre !

SECONDE JEUNESSE

Je ne parerai pas d'une rime cherchée
Ces vers que je voudrais dépouillés d'ornements,
Simples d'expression comme mes sentiments
Qui méprisent, ce soir, la phrase empanachée.
J'oublierai les mots creux, les gestes sans ferveur
Tu connais ma pensée autant que la saveur
De mon corps, mon amant, et tu m'aimes flétrie
Lorque j'ôte pour toi mes parfums et mes fards,
Car ma jeunesse usée a pour tes longs regards
Bien mieux que *leur* jeunesse et *leur* coquetterie.
Toi qui peux repousser les cheveux de mon front,
A qui j'ose montrer mes yeux meurtris de larmes,
Toi qui me vois souvent laide, n'ayant de charmes
Autres que mon amour génial et profond,
Tu m'as faite amoureuse et je veux vivre nue,
Sans artifice dans mon cœur ou dans ma chair ;
Je serai véridique autant que le jour clair,
Moi qui parmi les soirs obscurs te suis venue.
Je serai ta maîtresse et ta chose la nuit,
Et sans dissimuler, ou mentir, ou paraître
Autrement que moi-même, aimant de tout mon être

— D'une sincérité qui peut-être me nuit, —
J'accepte simplement les éloquentes rides
Inscrivant mon bonheur, mon souci, mon plaisir
Sur ma face, où l'histoire ardente du désir
Est lisible pour *vous*, curieux aux fronts vides.
Fuyons ces puérils, ces lâches ! Sans détour
(Car je ne connais plus de craintive pensée)
Je veux t'appartenir la tête renversée,
Esclave volontaire offerte à ton amour.

PAROLES D'AMANTS

CONVOITISE

Pendant que nous disons des mots banals ou vagues,
Je fixe intensément vos poignets et vos bagues,
Et vos bras — qui sont beaux plus que les beaux fragments
De l'art grec — et j'envie en secret vos amants.
Que ne puis-je couvrir de caresses moins vaines
Ces turquoises d'Egypte où commencent vos veines,
Suivre (là le soleil n'a pu mettre ses ors)
Leurs réseaux fins et bleus le long de votre corps,
Et le soir au désert, après les longues courses,
Sentir dans votre cœur battre toutes les sources
De votre sang, qui va, rythmant dans son parcours
La danse qui saccade ou berce vos amours !

TE DEUM

Tes yeux cernés de noir
Et ta face plus pâle
Que n'est le pâle soir,
Et ma bouche — pétale
Entr'ouvert, frais piment
Trop rouge, — un peu brutale,
Disent étrangement
A la bonne Déesse
Des féminins amants
Et des mâles maîtresses
Un long remerciement.

A NIGHT MOOD

Transformant le désir qui t'énerve et te blesse
Et qui ne veut mourir par la satiété,
Je ferai que ma joie, égale à ma tristesse,
Devienne calme et pure autant qu'un soir d'été.
Et ton cœur, oublieux des peines passagères,
Vaste et mystérieux dans sa simplicité,
Sans crainte écoutera mes pensers que suggère
L'ombre, où rôde toujours une divinité.
Oui, tu m'écouteras, devenue étrangère
Au passé dont jadis tu voulais le retour,
Et je te bercerai d'un rêve qu'exagère
La nuit, d'un amour beau comme un conte d'amour.

SONNET

Sans plus tâcher de plaire ou même d'émouvoir,
Laisse-moi m'approcher de toi, plus virginale
Que la neige ; apprends-moi ta paix impartiale,
Anéantis en moi la force et le vouloir.

Je veux cacher mes yeux, plus tristes que le soir,
A tes yeux, oublier jusqu'au petit ovale
De ta face, et, mon front dans le frais intervalle
De tes seins, sangloter des larmes sans espoir.

Mes pleurs sont un poison très lent que je veux boire,
Au lieu de mendier à quelque amour banal
L'ingrate guérison, l'aveuglement final

Près de toi mon désir se consume illusoire.
O mes regrets ! combien j'éprouve encor ce mal
De rêver au bonheur auquel on ne peut croire !

LA CHAMBRE VIDE

Voici venir l'heure fervente
De l'espoir ;
Ma chambre vide m'épouvante
Et le soir,

Le soir qui met son ombre morte
Dans mon cœur
Mes yeux se tournent vers la porte
Et j'ai peur.

Peur du silence que me laisse
Ton départ
Si tu revenais, ma Jeunesse,
Mais trop tard ?

« Trop tard », ce mot de spectre semble
M'avertir.
Minuit sonne, j'ai froid, je tremble
De mourir,

Mourir, comme un accord de harpe
S'abolit,
Quand la lune met son écharpe
Sur mon lit.

Voici venir l'heure fervente
De l'espoir.
Ma chambre vide m'épouvante
Et le soir.

SERÉNADE

J'ai fait choix de ta vie :
Reviens, mon bel amour.
Le temps qui rôde autour
De nous, nous porte envie.

Reviens, ma belle vie :
J'ai fait mon choix d'amour,
Quitte ta sombre tour,
Ne sois plus asservie

A d'autres qu'à la vie,
A d'autres qu'à l'amour.
La joie est un retour,
Un long retour, la vie.

LÉGÈREMENT

Je voudrais tant aimer avec un cœur nouveau
La nouvelle maîtresse !
Que le passé sommeille au fond de mon cerveau
Et la vieille tristesse ! —
Recommencer la vie et l'inconstance, n'est-ce
Encor de la jeunesse ?

Dans nos libres vergers point de fruits défendus.
Là, parmi d'autres Eves,
Puisqu'il faut oublier nos paradis perdus
Tu me donnes les sèves
De ton beau corps mûri de soleil, et tu lèves
Tes yeux jusqu'à mes rêves.

Ainsi que les saisons il faut laisser passer
Nos amours, — tu m'en blâmes ?
Puisque le changement seul peut nous délasser
Et des bras, et des âmes
De celles qui seront quand même un peu les femmes
Que jadis nous aimâmes.

PERSISTANCE

L'été brûle d'amour ; les amants sans se voir
Se recherchent dans l'ombre : auprès d'eux je demeure
Solitaire. Est-ce en vain que je subis le leurre
D'une attente craintive autant que mon espoir ?
Car tu ne viendras pas, je le sens, et je pleure
L'inutile douceur qui passe dans le soir.
T'avoir encore une heure, une heure encor t'avoir ;
Mais tu ne viendras pas, je le sens et je pleure
Je pleure d'être jeune et d'être sans espoir...
Garde à d'autres tes jours, mais donne-moi cette heure
Je donnerais ma vie entière pour ce soir.
Entends, entends l'appel de mon obscur vouloir,
L'appel désespéré de mon obscur vouloir...
T'avoir encor une heure, une heure encor t'avoir ;
Mais vainement je dis et redis : pour une heure
Je donnerais ma vie entière... pour ce soir !

SOIR DE PLUIE

Les vitres, que la pluie inonde de sa moire,
Transmettent faiblemnet l'orage du dehors.
La glace de ta chambre, en sa banale armoire,
Nous montre un pin ployé, l'avalanche des ors
D'un genêt dont les fleurs se vident, goutte à goutte,
Dans un dernier rayon qui vient choir sur la route.

Et c'est le soir, avec son angoisse et ses gris,
Dont filtre la lenteur à travers les croisées.
Une odeur de résine et de sel ; et les cris
D'un goéland, perdu dans les branches croisées
De la triste forêt, sans feuilles, d'Arcachon,
Coupent le chant marin d'un pâtre en capuchon.

Quand reposeras-tu dans la fraîche caresse
De mes bras ton front lourd de tant de cheveux roux ?
Ton visage d'éclat que leur splendeur oppresse
Est peint avec la fièvre et creusé par la toux.
J'ai honte d'admirer ta prunelle agrandie
Et la beauté qu'exalte en toi la maladie.

Les bagues de tes doigts, à tes doigts amaigris,
Glissent sur le clavier et tombent quand tu joues ;
Mais nous croyons au temps où nous verrons guéris
Tes rires qui te font des fosettes aux joues ;
Comme nous revivrons de doux instants après
Ta guérison, amie ; écoute-moi, plus près..

Ah ! ton sein haletant aux veines purpurines !
Aspirant dans le soir une odeur de sapin,
Je regarde vibrer tes fragiles narines.
Tes gestes sont pareils aux phrases de Chopin. .
Nostalgique et penchée autant que ses études
Mineures, n'as-tu pas ses mêmes attitudes,

La forme de ses sons douloureux, enfermés ?
Tes longs doigts transparents que la musique affine
Sont pour la lutte vaine à jamais désarmés,
Et la musique court ainsi qu'une morphine
Sous ta peau — car Chopin sait parler en amant
A ceux qui sont atteints inguérissablement.

Lui seul peut évoquer les rêves des malades,
Leur tristesse sans but, leur espoir énervé.
C'est leur cœur indécis qui bat dans ses ballades,
C'est leur souffle inégal qui nous est conservé
Dans ce caprice ardent qui s'exalte et dévie,
Craintif envers la mort, timide envers la vie.

Lui seul il te comprend, ce doux musicien,
Qui verse dans le soir son âme endolorie ;
Ta délicate peine et ton mal c'est le sien,
Et ce mal qui déjà t'a courbée et flétrie
Ressemble à son désir fébrile et gémissant,
Et ton baiser tenace a la saveur du sang.

Ta faiblesse a la force insensée et cruelle
Des poètes, des fous, des martyrs, des mourants.
La flamme de tes yeux brille, perpétuelle,
Mais c'est toujours vers l'ombre où vont tes pieds errants..
Ton épaule en sa courbe un peu découragée
Rend ta marche alanguie et ta jeunesse âgée.

Déjà le soir emplit notre chambre de deuil,
J'ai fait vibrer des sons en fermant le couvercle
Du clavier. Comme une âme échappée au cercueil
La musique n'est plus, mais son écho t'encercle...
Comme une rose rouge aux pétales bombés
Les chants épanouis sont, un par un, tombés.

C'est l'heure où le silence écoute le silence.
Je sens peser sur moi d'invisibles malheurs.
Pourquoi tes yeux sont-ils si lourds de somnolence ?
Pourquoi mes yeux sont-ils obscurcis par des pleurs ?
Je te tiens endormie ; au loin une lumière
Annonce après la pluie une étoile première...

Dans un sommeil heureux ton corps s'évanouit...
Pourquoi, lorsque tu dors, cette pâleur de morte ?
Et pourquoi cette peur avec toi dans la nuit ?
Il me semble qu'une ombre a glissé sous la porte.
Un astre trace au ciel un chemin éclatant,
Et je lui fais un vœu naïf en sanglotant !

A UNE RELIGIEUSE

Toi qui chéris un dieu que j'ignore, ô ma sœur,
Croyante, de tes yeux assagis, vois les larmes
Qui m'aveuglent, défends-moi — moi qui vais sans armes
Par le monde, et me blesse à tout, et jusqu'au cœur.
Mendiant de la vie et de chaque maîtresse
La belle illusion, la difficile ivresse
Qui tromperait ma soif plus qu'humaine, et ma faim,
Je meurs d'avoir voulu mes désirs impossibles,
Et de guetter sans cesse au tournant du chemin
Les femmes promettant des bonheurs indicibles.
Je poursuivais le rêve et l'irréalité
Comme un fou qui poursuit l'horizon et l'espace ;
Je me suis arrêté pour contempler la face
Sublime de l'amour immense et limité.
Insouciant, cruel autant que la nature,
J'ai connu le plaisir déchirant, animal,
Devant qui j'ai jeté ma jeunesse en pâture.
Je ne regrette rien, ni son bien ni son mal :
Sa douleur m'est utile et son mal nécessaire.
Et tout entier je me sacrifie à l'autel
De la vie, et mon dieu je l'ai voulu mortel !

Je dédaigne le calme et l'espoir, et je serre
Entre mes bras tendus la Désillusion,
O mon inspiratrice, ô toi, ma passion !
Mon destin de péril je l'accepte d'avance ;
Sans lâcheté je vois les dangers lumineux,
Et je fixe la mort, en face, dans les yeux.
Je ne sais endormir mon âme de croyance,
J'accueillerai debout le néant. — Je n'ai peur
Que de ne plus souffrir. Prosterne-toi, ma sœur,
Prie et console-toi ; regarde le ciel vide,
Elève ton esprit, laisse jointes tes mains,
Et puisses-tu trouver pour ta prière avide
Quelque dieu qui sera moins sourd que les humains !

AU REFLET DES LAGUNES

— Les Démodés —

A VENISE

Sans craindre plus que toi ce siècle tapageur,
J'ose à ta romantique et paresseuse ville,
Apporter ma louange orgueilleuse et servile,
Hommage d'un amant plus que d'un voyageur.

Tandis que le marchand, l'étranger, le changeur
Offensent tes canaux où leur laideur défile,
Je voudrais, m'opposant à cette foule vile,
T'admirer dignement dans un sonnet vengeur.

Ou, comme un homme épris de quelque courtisane,
Sachant que ses beautés hors d'atteinte profane
Garderont pour lui seul leurs émerveillements,

D'un amour que je mets plus haut que ma tristesse,
Je subirai l'accueil que tu fais aux amants,
Aux poètes qui sont des amants sans maîtresse.

PERSONNAGES

MANOLO . . . . . (*un amant*).
LUIGI . . . . . (*un mari*) . .
OLIVIE. . . . . (*une maîtresse*).
FANTOUNE. . . . (*une amie*) . .

(La scène se passe à Venise à la fin du XVI[e] siècle, ou au commencement du XVII[e].)

PROLOGUE

(Dit par Manolo).

Salut à vous, public : je cache mon visage
Et parais, recouvert d'un masque, d'un manteau,
Car je veux un instant garder l'incognito
Pour mieux vous contempler, multiple personnage.

C'est mon tour de rester anonyme, en dehors
De la pièce, attendant ses autres interprètes,
De critiquer — laissons mes critiques discrètes..
Pendant que l'on finit de fixer les décors
Je vous scrute, ô public ; vos loges sont ma scène,
Et mon regard saisit chacun de vos regards ;
Votre fraîcheur me rend oublieux de mes fards :
Histrions de la vie oisive, aimable ou saine,
Daignez-vous écouter l'acte qu'on va jouer ?
Je dois vous prévenir : il sera romantique,
Vous irez à Venise, en pleine Adriatique,
En gardant les fauteuils qu'on vient de vous louer !

Montrez de l'indulgence, ô mes Parisiennes,
Car vous voyagerez sans craindre le départ,
Sans secousse de train, sans arrêt, sans retard,
Sans œillades perçant vos vitres sans persiennes,
Sans « sleeping », sans octroi, sans malles, on ira
Emporté sur le dos de l'antique Pégase,
S'il en est parmi vous qu'un demi-siècle écrase,
De trois siècles au moins il vous rajeunira !
Son vol traversera les temps, car son vol plane
Loin d'un monde oublieux, sans inspiration,
Préférant se mouvoir dans l'agitation
De l'auto, de l'express et de l'aéroplane.
Du moins certains de vous, pour un autre univers
— Que ne pourra jamais atteindre la science —
Partiront, voyageurs riches d'insouciance,
Sur l'envergure ailée et magique du vers.
Qu'ils viennent avec moi, ce soir, jusqu'à Venise
Debout comme un mirage entre les flots nacrés,
Ville où les palais sont tels des vaisseaux ancrés,
— D'immobiles vaisseaux que la pierre éternise. —
J'évoquerai le son rythmé de l'aviron,
La surface des eaux se pavant de nuages...
O beau port survivant à la beauté des âges,
T'aimant comme t'aimait l'aventureux Byron,
— Moins courageux pourtant que ce grand romanesque
Qui vivait ses meilleurs chants, ses meilleurs romans,
Je ne puis qu'évoquer une scène entre amants

De jadis, inspiré par un balcon mauresque,
Par ma Donna la Lune éclairant d'un halo
Les gondoles, les ponts et leurs arches gothiques,
La cité fabuleuse aux routes aquatiques
Où tout le moyen-âge est miré dans de l'eau.
Quant à ceux que l'ennui conduit vers le théâtre,
Qu'ils le perdent sitôt qu'ils entreront ici,
Délaissant le présent, leur joie et leur souci

(On éteint dans la salle.)

Pour une heure à Venise... Exact, opiniâtre,
Le régisseur est prêt à frapper les trois coups.
La scène va quitter son rideau, moi mon masque.
Mon rôle est d'un amant exigeant et fantasque.
Soyez contents de moi · je le serai de vous !

SCÈNE PREMIÈRE

OLIVIE, puis FANTOUNE

Chambre d'Olivie donnant sur une des lagunes en face du Grand Canal que l'on aperçoit à travers les colonnes du balcon à droite. Devant ce balcon, un siège bas couvert de coussins. Au fond de la scène, un lit. Au premier plan à gauche, quelques chaises, une table avec des miroirs en métal, d'autres miroirs en argent et en cristal suspendus au mur. L'eau, invisible, se reflétant dans ces miroirs fait danser des clartés vacillantes. Au fond, à gauche, quelques marches mènent à la porte. Un crucifix et une madone en orfèvrerie, et deux veilleuses animent les coins inoccupés. Un bahut sur lequel se trouvent des mandoles, des violes d'amour, des livres... ou rien de tout cela. Décor sans importance autre que d'être de l'époque, et autant que la scène le permet, de bon goût.

Olivie est étendue sur le siège bas du balcon. Une viole et un parchemin, ou un livre de musique, à la portée de ses mains indiquent quelle fut leur occupation dernière. Elle sursaute légèrement en entendant ouvrir la porte, puis semble un peu déçue de reconnaître, sous le masque, non son amant, mais son amie)

FANTOUNE (entrant en travesti, puis ôtant son masque).

Moi !... Ton mari n'a pu me voir, et ton amant
Ne m'a point reconnue en ce déguisement.

(Elle déroule un costume qu'elle donne à Olivie).

Vite, revêts le tien, et partons, car Venise
S'éveille, et l'air est lourd de chansons ! J'harmonise
Mon âme à l'harmonie éparse que j'entends,

(Elle regarde au dehors.)

Et j'aime, sans amour, toute chose ! Je tends

Mes mains vers les clartés... Les torches, les lumières,
Les regards des passants font battre mes paupières ;
Je me sens jeune et belle, et je voudrais saisir
Le monde entre mes bras avides de plaisir !

(Se tournant vers Olivie.)

Tu restes indécise, et la fête commence :
J'en trépigne de joie, et malgré moi je danse.

(Otant une boîte du sac qu'elle porte à sa ceinture.)

Je t'apporte ces fards des meilleurs attifeurs.

OLIVIE (que la gaîeté de Fantoune ennuie).

Pourquoi blesser de mots et de gestes piaffeurs
La tranquille clarté de la lune levante ?

(Elle s'accoude au balcon et regarde vers l'Est.)

FANTOUNE (lui montrant l'Ouest où le soleil vient de se coucher).

Mieux vaut cette splendeur...

OLIVIE

Trop vive...

FANTOUNE

Plus vivante !

Du côté de Saint-Marc s'élèvent des clameurs
Vers le doge, debout, entouré des rameurs
Du Bucentaure : ils sont tous peints par la fournaise
Du couchant : ô soleil, maître du Véronèse,
Tes ocres et tes roux et tes ors sont les siens,
Tu prêtes ta palette à nos Vénitiens...

(Suivant des yeux Olivie qui s'est dirigée vers la table aux miroirs en emportant le costume, peu décidée cependant à le mettre).

Laisse-là tes amours lunaires et tes doutes,
La ville aventureuse aux ondoyantes routes
T'appelle.

(Olivie quitte ses miroirs et va de nouveau s'accouder au balcon. Fantoune indiquant les canaux.)

En ces canaux pâlement imagés
Tu te verras bien mieux qu'en ces métaux figés.
Ils reflètent déjà parmi ces colonnades
Ton corps penché vers des échos de sérénades.

(Elles écoutent les sons d'une musique que le lointain rend presque insaisissable.)

Ils viennent jusqu'à nous d'un joyeux galion.
L'onde a peint l'héraldique image du Lion,
Et reproduit la place et ses dômes célèbres !
Vois, ces sombres clartés, ces luisantes ténèbres
Portent, noyé dans l'ombre inégale des pieux,
Saint Théodore armé de son sabre pieux.
Par un mirage étrange, une arche de portique
Renverse dans sa courbe un jardin aquatique,
Et même le canal réfléchit ton pennon.
Viens, et ne songe plus aux rimeurs sans renom.
Cédons au gré des eaux lentement voyageuses ;
Leur fluide fraîcheur prendra tes mains fiévreuses
Et mettra sur tes doigts de longs baisers d'argent.
Fidèle et fugitif, immobile et changeant,
Le flot est un amant doux à qui veut le suivre :
Son mol enseignement apprend comme il faut vivre.
Déguise-toi, partons. Entends...

(On entend très distinctement d'abord, puis de plus en plus loin, ce chant :

Ma gondole sur la lagune
Glisse dans un soir irréel.
Les étoiles sont ma fortune,
La maîtresse que j'importune,
L'onde nocturne au cœur cruel..

Un gondolier

De ton mari, chantant, est venu délier
La gondole, et Luigi dans ses coussins se creuse
Un lit.

(Chant.)

Ma gondole sur la lagune
M'emporte loin de vous, ma brune.
La lune glisse sur le ciel...
Ma gondole sur la lagune
Est l'ombre de la jeune lune !

Tu sembles triste ?

OLIVIE

Oui... je suis amoureuse.

FANTOUNE

Amoureuse ! on le sait, mais est-ce une raison
Pour demeurer cloîtrée au fond de ta maison ?
Vois, l'on vient d'allumer des astres dans les voiles.

OLIVIE

Etoiles fausses, vous insultez mes étoiles !
Clartés, plaisirs stridents, enviez mon bonheur
Silencieux, la fête allumée en mon cœur

FANTOUNE

Pour qui ? Pour un poète aux longs regards de femme !
Moi, j'aime un homme ayant pour stylet une lame,
Non la plume, petit poignard parfois méchant,
Arme infime qui sert à découper un chant.
De quel pays est ton amoureux ? De quel âge ?
Il est mystérieux.

OLIVIE

Il porte un clair visage.

FANTOUNE

J'éviterais celui qui, le cerveau bourré,
Conserve le cœur vide, ou par tous labouré ;
Et je crois que les vers expriment aux maîtresses
Bien moins que le parler plus vivant des caresses.
Moi, je préférerais Luigi.

OLIVIE

Apparemment.

FANTOUNE

Ton mari jeune et beau..

OLIVIE

Ce n'est pas un amant.

FANTOUNE

Et ton amant est-il un amant ?

OLIVIE (impatiente).

Oui, te dis-je...

FANTOUNE

Il t'aime ?

OLIVIE

Je le crois ; mais voici le prodige :
Je l'aime... c'est un dieu...

FANTOUNE (moqueuse),

Toi, sa divinité ?

OLIVIE (d'un orgueil souriant, lisant un des livres que lui a laissé Manolo).

Grâce à lui je suis belle, et pour l'éternité...

FANTOUNE (feuilletant le même livre).

Je l'espère meilleur amant qu'il n'est poète...
Faut-il te rapporter ce que chacun répète ?
On dit qu'il descendrait d'un bohémien d'antan,
Une espèce de juif qu'un pacte avec Satan
Protège, ce qui fait que toujours sa fortune
Près des femmes est bonne : il paraît que plus d'une
A tout quitté pour lui, sans jamais l'en blâmer.
Les comprends-tu ?

OLIVIE

Je les comprends ; il sait aimer.

FANTOUNE (voyant qu'elle ne peut ébranler Olivie, s'apprête à partir sans elle).

Je te laisse à l'amour que ton rêve exagère...

OLIVIE

Adieu, Fantoune...

FANTOUNE

Adieu, belle amie étrangère.

OLIVIE

Oui, je fais dans ce monde un lumineux séjour.

FANTOUNE (lui prenant les mains)

Ah ! puisses-tu trouver l'amour digne d'amour !

OLIVIE

Et toi l'ivresse en toute ivresse, petit page
Amoureux de la vie !,.. Elle aime ton visage
Souriant : puisses-tu longtemps la retenir
Ton esclave !

(On entend les premiers accords d'une sérénade en sourdine. Fantoune sort discrètement. Olivie lui fait du balcon un signe d'adieu distrait.)

Mon cœur l'annonce : il va venir...
Je vois sur le canal une seule lumière,
Il chante la chanson que j'aime : la première.

(La nuit s'est faite peu à peu , on remarque davantage la lueur des veilleuses plus forte que celle du clair-de-lune qui les aide cependant à illuminer la chambre.)

SCÈNE II.

OLIVIE seule.

MANOLO (invisible mais proche chuchote :)

Entrer chez toi comme un voleur,
Ou bien monter vers la fenêtre
Avec la lune qui pénètre
Dans ta chambre... glisser sans peur

Entre tes bras, puis sur ta couche,
— La couche, jolie, où tu dors, —
Et saccager comme un trésor,
La fleur royale de ta bouche,
Et puis m'en aller dans la nuit
Comme je vins, avec mon rêve,
Avant qu'un éveil ne l'achève.
. Et puis m'en aller dans la nuit.

SCÈNE III

OLIVIE, MANOLO

(Manolo entre en regardant de tous côtés avec défiance.

OLIVIE (courant à lui, puis devinant son inquiétude).

Il est absent

MANOLO

Entrer comme un voleur, le maître
N'étant plus là, vouloir son trésor...

(Il embrasse Olivie fébrilement, puis écoute, croyant entendre marcher.)

Disparaître,
Furtif comme un coupable à l'approche d'un pas...
Trembler, ruser, mentir, t'arracher de mes bras
Ivre de te serrer un instant sans la crainte
D'être surpris...

(Il l'attire à lui, puis écoute de nouveau si l'on vient.)

N'es-tu pas bien dans mon étreinte
Qui forte pour te prendre, hésite et se retient
Par peur ?...

OLIVIE

Par peur de qui, puisque je t'appartiens ?

MANOLO

Si je te suppliais de partir ?

OLIVIE

Si tu mènes
Ma vie, ordonne.

MANOLO

Et par nos heures surhumaines,
Jure, tu me suivrais ?...

OLIVIE (à peine sérieuse, puis observant l'expression de Manolo).

Par le cœur que voici
Je le jure... mais dis-moi, quel est ton souci ?

(Allant vers le siège, près du balcon, et prenant sa viole.)

Veux-tu pour le calmer un vieil air monotone,
Triste comme ceux-là qui sont nés en automne ?

(Elle touche les cordes de la viole, et chante ou peut ne pas chanter, puis ayant déposé la viole et se tournant vers Manolo qui s'est assis à côté d'elle.)

Oui, viens ; je te tiendrai dans mes bras tendrement,
Et serai pour ce soir l'amant de mon amant,
Ou, t'aimant d'une amour à demi-maternelle,
Te bercerai...

MANOLO (dans ses bras, la tête levée vers elle).

Tu m'es si diversement belle
Que je ne sais choisir entre tant de douceur
Tes caprices d'amante ou ta bonté de sœur !

(L'attirant sur lui.)

Mais je préfère encore à ces métamorphoses
Ma maîtresse au corps lourd comme un millier de roses.
Tu sembles un jardin nocturne, un encensoir
Où brûlent des parfums accablants dans le soir.

OLIVIE

Oublieux du tourment qui rend cruel l'ovale
Délicat de ta face, en l'étroit intervalle
De mes seins, cache-toi ..

(L'aidant à se débarrasser de son manteau.)

Défais ces oripeaux
Et je te comblerai de joie et de repos.

MANOLO (s'étant levé pour rejeter son manteau, et marchant dans la chambre).

La joie et le repos n'aiment point l'esclavage.
Je voudrais d'un amour plus ample et plus sauvage.
N'est-tu pas lasse aussi de toujours l'enfermer ?
D'être pareille à ceux qui craignent de s'aimer
Librement ? Parce que tout te lie et t'effarouche,
Renier le baiser qui possède ta bouche ;
Mentir avec la voix, mentir avec le cœur,
Arrêter dans l'élan son instinct le meilleur ;
Cacher ses yeux meurtris des pleurs que l'on refoule,
Médiocres amants, ternes comme la foule ;

S'aimer d'un faible amour à jamais indécis,
Dissimuler sa joie et masquer ses soucis
Dans une indifférence outrageusement feinte ;
Hypocrite en amour, comme une fille peinte
Qui trompe d'un sourire ambigu les passants,
Désavouer sa vie, et les libres accents
De sa vie, et courbés sous le joug qui l'opprime
Taire sa passion comme un autre son crime ;
Sacrifier son corps en partage, et guérir
Peu à peu, n'ayant pu ni vivre ni mourir !

(Directement à Olivie.)

Tu n'es qu'à moitié femme, et qu'à moitié maîtresse.
Ah ! vous vous ressemblez toutes : la dogaresse,
L'épouse du marchand, la reine, la catin !
Diverses, vous portez un semblable destin
L'intérêt, le scrupule ou le devoir vous ronge.
Vous acceptez sans honte, amantes du mensonge,
Le servage odieux, l'aveugle autorité
De ceux qui, comme vous, craignent la vérité.
Sans rougir protégeant ton coupable adultère...

OLIVIE (l'interrompant).

Ingrat, malgré l'hymen, demeurant solitaire,
— Plus vierge qu'une vierge au seuil de l'inconnu —
J'attendais pour aimer que tu fusses venu.

Manolo (qui s'approche d'elle et l'écoute à moitié tendre, à moitié incrédule.)

Dans ce libre esclavage auquel je suis soumise
Je me gardais pour toi, comme une sœur promise

A son dieu, plus lointaine auprès de mon époux
Qu'une morte... et, tu sais, Luigi n'est point jaloux.
Je ne suis qu'un prétexte à vagues rêveries,
Moins cher que ses tableaux ou ses tapisseries,
Un des nombreux trésors qu'il choisit avec art.
Dilettante, il préfère à ma pâleur mon fard,
Mes bijoux, mes parfums, mes robes, à moi-même.

(Manolo un peu rassuré, la regarde avec désir, vient s'agenouiller auprès d'elle, puis la serre toute contre lui.)

Mieux me plaît ton regard sur ma chair, et je t'aime
De savoir adorer ses ombres et ses ors,
Grâce à toi, je ne suis plus seule avec mon corps!
Ton empreinte est en moi. bien mieux que dans les pierres
Dures, ton visage est gravé sous mes paupières.
Mon sang tumultueux reconnaît son vainqueur,
Et tout mon être bat sous toi comme un grand cœur.
Son rythme triomphant domine ma pensée.
Sur ton épaule prends ma tête renversée
Dans la joie, et, pâmé dans le geste indolent
De mes cils, mon regard servile et violent.

MANOLO (en proie toujours à son doute et partagé entre lui et son désir).

D'autres ont vu peut-être en cette même alcôve
Tes yeux changés, et se dérouler longue et fauve
Ta chevelure ; ils ont peut-être aussi vécu
Dans cette léthargie ardente du vaincu.

(Puis, plus tendrement, voyant combien il attriste Olivie.)

J'accepte ce destin, car, si parfois je vibre

De l'impossible espoir de partir, d'être libre,
Je me sens arrêté par d'invisibles murs..

(Il va la rejoindre et regarde avec elle au dehors la nuit et l'eau.)

J'oublie en la douceur de ces canaux impurs
Tout le mal des pays ignorés.

OLIVIE

Tu me cèdes
A regret ? Quel pays vaut ces lagunes tièdes ?
Je crois que des amants sans nombre ont dû s'ouvrir
Les veines dans ces eaux pour bellement mourir ..
Comme eux, je veux ma mort libre et passionnée,
Semblable à cet élan où je me suis donnée.
Fluide labyrinthe, au fil d'eau qui conduit
L'amant de mon désir vers ma maison la nuit,
Tu conduiras le corps d'une amoureuse morte
Si pour un autre seuil il délaissait ma porte.
Je livre mon bonheur au courant qui s'emplit
De barques... Vois, Venise est un immense lit
Où, sous le felze étroit et sombre des gondoles,
Les amants et les morts, selon les ondes molles,
S'en vont, leur nef tranchant l'ombre comme un couteau,
L'un couvert d'un linceul et l'autre d'un manteau.

MANOLO (il regarde les veines des bras qui l'entourent, puis contemple Olivie avec une ardeur qui s'inspire de plus en plus du mystère de sa beauté... de la beauté de la nuit et de la musique qui monte jusqu'à eux de quelque barque qui passe)

Tu portes cette ville et ses amours malsaines
Dans ta peau, son poison s'infiltre dans tes veines

Minces, s'enchevêtrant ainsi que des canaux...
Et ton sang a le rythme enfiévré de ses eaux...
Regarde, il a le bleu verdâtre des lagunes..
Les émaux de tes yeux ont la couleur des lunes,
Tes cheveux déroulés le faste des couchants
Au Lido. Je les vois rouges comme des chants
De guerre ; ils sont ardents, insistants, métalliques,
Tels les flots embrasés des soirs adriatiques.
Tes cheveux ont la vie ample des amples mers.
Mais je suis retenu parmi ces réseaux verts,
Dans tes bras, ô maîtresse. O Venise profane,
Prends ma vie, étends-moi mourant dans ma tartane,
Comme ces rois du Nord, dont les tombeaux mouvants
S'en allaient sur les flots funèbres, sous les vents
Hurlant en chœur autour du bûcher qui surnage,
Mon cercueil maritime au rythme de l'orage
M'emportera... tel un évadé de prison,
Je m'enfuirai, j'irai par delà l'horizon
Chercher la liberté...

OLIVIE

La douce vie à vivre
Est partout.

MANOLO

Mais surtout là-bas... Veux-tu me suivre
Vers des lointains rêvés, vers des pays meilleurs ?
Viens, les plus beaux pays ont un seul nom : ailleurs !
Ailleurs, sens dans ce mot toutes les nostalgies !

En le disant, je vois des îles tard surgies,
Des terres où l'on doit vivre plus ardemment.

OLIVIE

Ce sont les vérités de la nuit, mon amant !
Je comprends ton désir de partir, si tu m'aimes
Demeure pourtant, tous les lointains sont les mêmes,
Et cette liberté que tu cherches ailleurs,
Existe en toi, non pas en des pays meilleurs,
Et notre amour pour vivre a besoin de mystère...

MANOLO (suivant son idée).

M'en aller librement avec toi par la terre !
Je rêve d'un amour loyal et sans détour.

OLIVIE

Tu rêves d'un amour qui n'est pas de l'amour !

MANOLO

Que la raison sied mal à ta bouche ! Jolie !
Ma jeunesse réclame une heure de folie.

OLIVIE

La mienne se fait sage afin de te garder !
Manolo, comprends-moi : je cherche à retarder
Cette heure de folie à laquelle ton être
Aspire, elle serait la dernière peut-être ;
L'ennui mène trop vite au lâche repentir...
Car si je t'écoutais, si je voulais partir,
Ta pensée infidèle à nos ardeurs décrues
T'évoquerait Venise aux miroitantes rues,

La maison de jadis parmi ses canaux verts,
Et tu regretterais ces soirs où, grands ouverts,
Mes bras nus t'étreignaient de toute leur attente !

MANOLO

Il se peut, car j'abrite une âme mécontente.

OLIVIE

Comparant le présent aux beaux jours révolus,
Tu me dirais, très bas, que tu ne m'aimes plus,
De la voix que je sais si tendrement cruelle,
Et je te deviendrais la joie habituelle,
L'amante familière, et ce là-bas . l'exil !
Et tu me quitterais pour un nouveau péril,
Préférant une ivresse incertaine, inégale,
A l'existence intime et presque conjugale
De ceux que l'amour laisse ensemble en vieillissant.
Mon aimé, ton destin est celui d'un passant
Divin.. Te retenir ? Impossible. On t'arrête
Un instant, et la vie entière on te regrette !
Je sais que je ne puis te garder à jamais,
Du moins rappelle-toi le temps où je t'aimais...
Non, mon amour ressemble à l'amour de chacune...
Et tu t'éloigneras comme le clair de lune.

MANOLO

Tu t'en iras d'abord... par un même soir bleu
Nous rencontrerons-nous ? sourirons-nous un peu,
Comme les vieux, ayant entre nous la mémoire
D'un passé... faible bien en somme ? Ah ! fais-moi croire

Que ton amour est sûr, courageux et constant.
Mon incrédulité me tue, et j'aurais tant
Besoin de confiance ; étant mise à l'épreuve
Saurais-tu me donner le geste qui m'émeuve ?
Combattre en moi ce doute insistant et têtu
Par un acte héroïque et beau, le saurais-tu ?
Le soupçon me poursuit ainsi qu'un maléfice...
Si j'exigeais, semblable aux dieux, un sacrifice ?

OLIVIE

Je suis tienne, je veux tout ce que tu voudras.

MANOLO

Ne peux-tu me cacher du doute entre tes bras ?
Regarde-moi, c'est lui que ton regard reflète,
Il me ressemble, il est en moi, tel mon squelette.
Où pourrai-je le fuir, et comment m'échapper ?
Méprise cette main trop lâche pour frapper.
(Il contemple son poignard ironiquement, puis le rejette.)
Ah ! sauve-moi du doute, en tout je le retrouve ;
Près de ta beauté c'est sa laideur que j'éprouve ;
Ce monstre despotique et faible dont je suis
La victime, m'attend, me précède et me suit.
Il mêle sa présence à tout ce que j'admire,
Tes yeux ont un éclat où sa hideur se mire,
Et ta jeunesse s'offre à moi comme un miroir
Où je pâlis, non point de plaisir, mais de voir
Que, jamais libéré de ce double moi-même,
Je ne pourrai me perdre en la femme que j'aime !

OLIVIE

Poète, de la race étrange des rêveurs,
Je suis navrée à mort : vaines sont mes ferveurs
D'amante, vaine aussi, lamentablement vaine,
Ma tendresse impuissante à consoler ta peine.
O cœur de mon amant, cœur dur, je te connais !
Le doute vigilant te ronge, et tu renais
Plus fort en ta révolte et dans ta servitude.
Car, pareille au vautour rongeur, l'incertitude
Sans cesse s'agrippant à ton vaillant essor
Reviendra te meurtrir de doutes. . Un tel sort
Guettait Satan, Caïn, Marsyas, Prométhée.
Vous êtes de leur race errante ou révoltée,
Vous les tristes, les seuls, les méconnus, les doux,
Maudits par la beauté que vous portez en vous.

MANOLO (amer).

Il vaudrait mieux pour toi me quitter et rejoindre
Tes semblables, aimer un être sûr.

OLIVIE

Et moindre.
J'ai vécu près de toi tout ce que je vivrais
D'un bonheur dont, au moins, les chagrins furent vrais !
Tout cela tient mon âme, étroitement unie,
Ma pauvre âme, à ton âme opulente en génie.

MANOLO

Tu parles de génie, et d'êtres mutilés
Par leurs rêves : je suis, parmi ces exilés,

Moi-même un exilé timide et téméraire,
Ma nature est étrange, imprécise et contraire,
Je manque de courage, et suis pourtant sans peur,
Sincère de pensée et bien souvent trompeur,
Ayant l'âme à la fois résolue, hésitante,
Je sens l'absurdité de tout ce que je tente.
(Ouvrant le même petit livre.)
Je suis mauvais rimeur mais bon poète.

OLIVIE

Elu
Dans nos décamérons. Qu'aurais-tu donc voulu ?

MANOLO

Mieux chanter ta beauté dont je prends tant de joie.

OLIVIE

Ton art, comme un drapeau triomphal qu'on déploie,
Porte mon nom ; je sais qu'il ne doit plus périr.

MANOLO (il regarde sa main trop délicate).

En quels vers te fixer, en quel or te pétrir ?
Rendre célèbre avec cette main qui caresse ?
Je préfère à la lutte une égale paresse .
Ambitieux, trouvant que rien ne vaut l'effort
Je suis lâche, sans craindre ou la vie ou la mort.

OLIVIE

Indifférent...

MANOLO

Non point, car depuis mon enfance
Sentant dans tout bonheur ainsi qu'une défense

D'être heureux, j'ai voulu dans sa brièveté
Croire éternel l'amour.

OLIVIE

Sainte naïveté !
Malgré ton scepticisme impie, elle persiste.

MANOLO

Soupçonneux sans raison, généreux, égoïste,
J'en veux à tous (semblable à ces vieillards aigris)
Du temps, de la jeunesse, et de l'or qu'on m'a pris !

OLIVIE

Tu gardes néanmoins ta ferveur juvénile.

MANOLO

Oui, tout m'émeut... quand sonne en haut du campanile
La cloche, je me sens presque religieux.
Pourtant je suis païen, et n'aime point vos dieux,
— Si ce n'est Lucifer déchu, le plus bel ange —
Ni tout à fait mauvais, ni bon, mais un mélange
Adultère de tout — et de son opposé ! —
Je n'ai jamais pu suivre aucun but proposé.

OLIVIE

Tu te lasses de tout ce que tu réalises.

MANOLO

Mais j'ai souvent prié dans l'ombre des églises
Que ton dieu renié s'adoucît à mes vœux,
A mon désir ardent qui ne sait ce qu'il veut.

OLIVIE

Tu prends envers la vie une humeur trop hautaine.

MANOLO

Aussi « je meurs de soif auprès de la fontaine »
Comme disait Ronsard (*) dans un vers qu'il a fait.

OLIVIE

Le poète a toujours le cerveau contrefait.

MANOLO

C'est un faux histrion qui joue avec la vie
Et dont le rôle tourne au comique, ou dévie ;
Qui, voulant dominer d'un acte décisif,
Se résigne à l'emploi de courtisan passif
Les instants de beauté passent comme les roses,
Reste la pauvreté des êtres et des choses ! —
Je voudrais éprouver l'irrésistible émoi.
Qui pourra me sauver, me faire croire en moi,
En toi qui dis m'aimer ? Mais comment le saurai-je ?

OLIVIE

Ne doute plus de moi, ton doute est sacrilège
Pour mon amour . ne peux-tu croire à sa ferveur ?
Ta bouche sur ma bouche a goûté la saveur

* Manolo semble ignorer que ce vers n'est pas de Ronsard ! Les poètes sont sujets à l'erreur, parfois même, et ceci est plus grave, ils s'attribuent les vers d'autrui.

(Note de l'auteur).

De mon âme mêlée à mes moindres paroles,
Je suis toute à toi seul...

(Cris des gondoliers.)

MANOLO

Ecoute les gondoles (Musique au loin).
S'arrêtent-elles... ? Oui, la voix du gondolier.

(Ils écoutent tous les deux le gondolier de Luigi qui chante :)

Tout le luxe des nuits
D'étoiles m'importune,
La lune au fond des puits
Du palais me sourit...
Je sens mon infortune
Les soirs de clair de lune.

(L'accompagnement d'instruments à cordes continue.)

Les notes s'enchaînant t'encerclent, un collier
De musique est autour de toi, ce chant te mène
Vers l'autre, loin de moi...

OLIVIE

Quelle est la force humaine
Qui pourrait de tes yeux détourner mon désir ?
Manolo, n'es-tu pas mon souci, mon plaisir,
L'amant par qui je sais l'amour, et le poète
Par qui je sais la gloire ?... une gloire qui jette
Un peu de sa splendeur sur ma pauvre beauté,
Et je porte tes vers comme une royauté !

MANOLO

Ton mari peut venir te réclamer en maître.

OLIVIE

Je suis ton œuvre à toi, peux-tu me méconnaître ?

MANOLO

Comment me comparer, moi, chétif damoiseau
A Luigi ?

OLIVIE

C'est un paon.

MANOLO

Et moi ?

OLIVIE

Le maigre oiseau
De proie, esclave las de ses immenses ailes.

MANOLO

Et tu ressemblerais aux douces tourterelles
Qui servent de victime à nos brutaux essors ?

OLIVIE

En tes griffes voici l'abandon de mon corps.
L'amour nous unissant comme deux adversaires,
Laisse-moi me débattre, heureuse, entre tes serres ;
Fais de moi ton plaisir cruel et saccageur,
Et puis rejette-moi, m'ayant mangé le cœur !
Quand je ne serai plus qu'une ombre dispersée
Revois-moi, tienne ainsi, la tête renversée,

Et sache me tuer avant que notre amour
Ne meure ; jusqu'au bout ose être mon vautour !
(Le contemplant avec un anxieux amour.)
Etre terrible et doux dont je suis amoureuse.

MANOLO

La voix s'approche... entends.
(Le chant reprend.)

Les soirs de clair de lune
Ton souvenir reluit
En moi, comme la lune
Sourit au fond des puits.
Tout le luxe des nuits
D'étoiles m'importune.

Ne sois pas si peureuse,
Tu deviens pâle autant que la lune, ta sœur,
Qui met sur ta blancheur une double blancheur.

OLIVIE

Si c'était lui ! Mais non, dans un palais profane
Il boit, joue et s'endort avec la courtisane,
Ou la suit sous sa porte obscure au quartier juif,
S'amusant à l'amour comme à quelque art d'oisif.
Et quand il reviendra, par douze fois, l'horloge
Avant lui saluera la Madone et le Doge.

MANOLO

Que crains-tu, puisque rien ne peut nous séparer?

OLIVIE (reculant, effrayée).

C'est lui... cache-toi... vite.

MANOLO (sans bouger).

Il revient s'emparer
De son bien ?

OLIVIE

Cache-toi.

MANOLO

Non point, je veux ma preuve.

OLIVIE

Je t'aime, tu le sais, j'accepterai l'épreuve
Que tu voudras nommer, mais maintenant adieu !

MANOLO (presque à lui-même).

Je veux un sacrifice ardent, digne d'un dieu...
(Regardant au dehors)

OLIVIE

Va-t-en. . il peut venir... il glisse sur la marche
Humide en descendant de sa gondole. (avec terreur) il marche
Vers l'escalier menant à ma chambre.. O ! malheur !
S'il entre, il le tuera comme..

MANOLO

Comme un voleur,
N'est-ce pas ?... Mon amour demande une victime.

OLIVIE

(Tentant de le pousser vers le balcon, puis voyant que Manolo ne cède pas).

Va-t-en... Que veux-tu donc de moi ?

MANOLO

Je veux un crime.

OLIVIE

Ah ! prends pitié de nous.

MANOLO

Ne point voir ton accueil ?

(Elle écoute, on entend marcher au loin dans le corridor... puis le pas s'approche.)

OLIVIE (avec espoir).

Cache-toi... prends ceci.

(Elle ramasse le poignard et le tend à Manolo.)

On approche du seuil ..
Le pas s'arrête... angoisse horrible de l'attente. .
Prends ton poignard et tu te défendras s'il tente. .

(Manolo refuse son poignard et reste immobile, les bras croisés.)

Je ne te comprends pas. pourquoi perpétuer
Mon tourment ?

MANOLO

Qu'il me tue, ou...

OLIVIE (ayant compris le geste que lui fait Manolo de garder le poignard... elle le rejette).

Quoi ? Moi, le tuer ?

MANOLO

C'est la preuve d'amour que j'exige... elle est grande,
Je le sais, mais il faut que l'un de nous deux rende
La place à l'autre...

(Olivie couvre l'une des veilleuses du manteau de Manolo, elle éteint l'autre.)

Eh quoi ! le danger te pâlit ?
Nous sommes deux, lequel partagera ton lit ?

OLIVIE (à genoux devant Manolo).

Je t'aime comme on prie, écoute ma prière...
Va-t-en ou prends cette arme... il porte sa rapière...

MANOLO

Qu'il me tue !

OLIVIE (ramassant le poignard).

Oh ! choisis un moins cruel guerdon !

(Elle a juste le temps de se blottir derrière la porte que Luigi ouvre. Luigi tient une lanterne à la main. Voyant Manolo, il la laisse tomber pour prendre sa rapière et fond sur lui. La lanterne s'éteint, par le courant d'air que fait la porte ouverte. On distingue à la lueur de la lune Manolo impassible.)

MANOLO

Qu'il me tue...

OLIVIE se jetant sur Luigi qui va frapper Manolo, le poignarde. Luigi tombe mourant).

Oh ! Luigi, (indiquant Manolo) je l'aimais.

(Luigi meurt. Olivie reculant ôte le manteau jeté sur la veilleuse. Le Christ se trouve éclairé, elle tombe à genoux.)

Dieu, pardon !

MANOLO

Ne tremble pas ainsi, tu seras pardonnée...
Tu m'aimes !

OLIVIE (se relevant et montrant le cadavre de Luigi).

Vois, la preuve affreuse t'est donnée.

(A elle-même.)

La preuve vaine, autant que tes vœux superflus.

MANOLO

Tu m'aimes, je le crois enfin.

OLIVIE (même jeu),

Je n'aime plus.

MANOLO

Ce cadavre irritant est là qui nous sépare.
C'est son regard béant et fixe qui s'empare
De toi, malgré mes yeux et mon regard vivant.

OLIVIE

Ah ! t'aimer de l'amour dont je t'aimais avant !

MANOLO

Non, ton amour n'était que l'amour d'une esclave.
Libre de ce tyran, c'est son sang qui te lave
De ta honte... (allant au mort) Fermons ces yeux trop solennels.
Les crimes de l'amour ne sont point criminels
(Enveloppant Luigi dans son manteau.)
Mon grand manteau te prend, tel l'eau de la lagune...

OLIVIE

L'eau traîtresse où se noie un reflet bleu de lune.

MANOLO

Que faut-il ? Lui chanter la funèbre oraison ?
Adieu, comte Luigi, beau seigneur, échanson

Du doge : oui, chacun te nommait gentilhomme ;
Tu m'étais un rival trop dangereux en somme,
« T'amusant à l'amour comme à quelque art d'oisif. »
Que ta Dame, la Mort, t'offre un songe lascif !

(Il le laisse tomber dans l'eau qui coule invisible sous le balcon.)

Amen...

(Fébrilement exalté, il se retourne, et tâche de prendre Olivie dans ses bras.)

Je suis vivant... donne ta bouche nue.

(Olivie le repousse, tâchant de l'attirer à lui.)

Etrangère ?...

OLIVIE

Oui, pour toi toujours une inconnue,
Pour la dernière fois je t'ai dit mon amant.

MANOLO (tâchant de se rassurer).

Tu m'aimes, j'ai la preuve.

OLIVIE

Une preuve qui ment !
Et contemplant du haut de mon âme agrandie
Mon rôle de bourreau dans cette tragédie
Non de *lui*, mais de toi mon cœur s'est délié ;
Car ton doute força mon bras humilié
A te prouver par une lâche violence
Un amour éloquent même dans son silence,
Et dont les sûrs aveux se font quand il se tait.

MANOLO

J'ai méconnu le dieu subtil qui t'habitait.

OLIVIE

Il fallait avoir foi dans mon amour, y croire
Sans exiger de moi ce crime dérisoire.

MANOLO

Ne parle pas ainsi : les remords sont malsains,
Enterrons-les, veux-tu ? dans ces profonds coussins.

OLIVIE

Tu n'es plus rien pour moi malgré ma chair qui t'aime.

MANOLO

Suis-je changé ?

OLIVIE

Mes yeux ne te voient plus le même.

MANOLO

Mais tu sens mon étreinte et mon baiser ardent ?

OLIVIE

Pas plus qu'un prisonnier ne peut en s'évadant
Sentir le cercle étroit et pesant de sa chaîne.

MANOLO

Tu porteras sa marque.

OLIVIE

Avec tes bras de haine,
Tu retiens seulement un faible corps humain,
Mais mon cœur est trop grand pour rester sous ta main..
Mon regard oubliera ton regard, chaque fibre
De mon être se tend loin de toi, je suis libre !

Mon esprit se grisant au souffle du matin
Sait accueillir le monde entier comme un festin.

MANOLO

Vois, je t'ouvre la porte. ..

(Puis la retenant dans ses bras :)

... Olivie ! Olivie !

OLIVIE (se dégageant).

Cette prison m'étouffe...

MANOLO

Où vas-tu ?

OLIVIE

Vers la vie...

(Elle sort. Chant lointain des gondoliers etc.)

RIDEAU.

SUR UNE OPALE DU MEXIQUE

Tout l'arc-en-ciel noyé dans une goutte d'eau...

SONNET

Je voudrais fuir très loin des yeux impurs des femmes,
Et du regard de l'homme, esclave dangereux
Dont les soumissions me semblent plus infâmes
Que la brutalité saine des premiers dieux.

Je voudrais m'en aller très loin de vous, mesdames,
Sans regrets ni remords vous faire des adieux
Distraits, vous oublier, pauvres de corps et d'âmes,
Partir, comme je vins, au dos des coursiers bleus,

Me retrouver moi-même aux âpres solitudes
De la mer, oublier vos voix, vos platitudes,
Vos vices, vos vertus, ne plus me rappeler

Le mal que m'auront fait vos villes insolentes...
Je voudrais m'en aller, selon les vagues lentes,
Je voudrais m'en aller, je voudrais m'en aller...

CAMARADERIE

Guérie auprès de toi de ce mal romantique
Qui fausse nos élans,
Je sens la vanité des gestes emphatiques ;
Plus jeune avec les ans,
J'aime moins ces clichés que je trouvais sublimes,
Le poétique amour
Me laisse froide, et si j'écris avec des rimes,
C'est pour louer l'humour
Compagnon, tu le vois, j'ai l'âme bien changée,
Trouvant de la douceur
D'être amie avec toi, sans phrases, allégée,
Simple et de bonne humeur.
Pouvoir enfin rêver et parler d'autre chose ;
Me laisser délier
Du passé pour lequel l'on fit tant à la pose —
Franchement l'oublier.
Car, à la longue, on sait que toute peine s'use,
Que nos cœurs, vieux cabots,
Se lassent du métier de menteurs. — Qui s'abuse
Longtemps avec des mots ?

Sans complication dans la cause des larmes,
Des chagrins vrais ou faux,
Nous allons, bravement, comme deux frères d'armes,
Sans nous en plaindre trop.
En goûtant des destins les meilleurs et les pires
Qui nous ont effleurés,
Que de fois nous avons bien ri de tous nos rires
Ensemble, et bien pleuré!

PRÈS DE NOTRE-DAME

In the calm twilight of gray
gothic things.
(Lord Alfred Douglas).

Ombre diaphane,
Matière de la nuit,
Où, sombres, se découpent
Tous les toits de Paris.
Abrupts, angulaires,
Ils semblent arrêter l'air.
Contre le clair-obscur
— Noir pâle sur noir pâle —
Emerge la cathédrale.
Sa cloche, entre deux tons,
Sonne, faussant les sons.
Des échos, entre les notes,
Vibrent pleinement, chevrotent
Et meurent.

Et sur les tours jumelles
L'obscurité dessine,
Dessine de son ombre inégale et cisèle
— Noir pâle sur noir pâle —
Comme une nuit sculptée
A même la nuit totale.

TIERCE RIME

A l'auteur de *Scarron*, en lui
rendant son livre qu'il m'avait prêté.

Loin de ce matin pluvieux
D'avant-printemps aux tristes leurres
— Tant ses renouveaux semblent vieux,

J'ai voulu, m'enfermant trois heures,
Lire tout de votre Scarron
Jusqu'aux pages extérieures,

Faisant un animal ron-ron
Mon feu s'endormait dans la cendre
Chaude, ainsi qu'en un giron.

Je n'ai point de porte à défendre
— Mauvais temps providentiel
Je n'attends même pas « Cassandre » !

Paradis artificiel,
Vos vers m'éclairent ce jour morne,
Vos vers couverts d'un petit ciel.

Je vous les rends, pages que n'orne
Aucune marque, aucun fleuron :
Si chaque feuille avait sa corne,
Ce serait mal louer Scarron.

Au comte R. de M.
Sur les nuances de ses rideaux.
(1er Janvier).

Acceptez pour ce jour qu'on réserve aux cadeaux
— Cher esclave des sœurs d'Apollon, et leur maître, —
Ce bouquet qui fera vivre à chaque fenêtre
Mes fleurs s'harmonisant aux tons de vos rideaux.

J'en vois deux en passant, nuancés à propos,
Cuisse de nymphe émue : est-ce un boudoir peut-être ?
Pour faire un arc-en-ciel qui ne pût disparaître,
Avez-vous attiré ces autres aux carreaux ?

Les vitres, trahissant par leurs voiles de soie
La couleur de la chambre, assortie à la joie
Que veut y recevoir l'hôte de la maison,

Prenez aussi mes vœux aux floraisons profuses
— Multicolores, tels que cette floraison,
Puisque le deuil n'est plus au Pavillon des Muses !

SOIR HANTÉ

A R. V.

J'ai peur du vent qui pleure et du silence obscur.
La vie est incertaine et la mort n'est pas sûre :
Un revenant est là dans l'ombre de mon mur,
Oh ! le passé qui jette une ombre sur mon mur !

Eveillé par ce spectre errant sans sépulture
Mon cœur, que je croyais impénétrable et dur,
Mon cœur vient de s'ouvrir sous sa vieille blessure
— Vient soudain de s'ouvrir sous sa vieille blessure.

Et je redis ton nom d'un souffle ardent et pur,
Et j'écoute venir le vent comme un murmure
De ta voix : le passé serait-il le futur ?
Ce qui fut le passé serait-il le futur ?

BERCEUSE

Dors, dors, tout petit homme,
Je veille sur ton somme,
Et tiens entre mes mains
Tes précieux demains.

La vaine lutte vile
Des hommes de la ville
Tu ne la connais point.
Pourquoi serrer ton poing?

La rumeur de la rue
Vers le soir s'est décrue,
Dors, mon petit enfant
Frêle, je te défends,

Et ma chanson balance
Nous deux, et le silence.

AUTOUR D'UNE VICTOIRE

PERSONNAGES

DEÏS, *blonde, jeune et belle, inévitablement.*

DÉMÉTRIOS, *plus jeune encore ; comme le décrit l'histoire, avec des élans courageux, malgré une nature de domination et de sensualité.*

L'ARCHONTE DÉMÉTRIOS, *délicat, décadent, efféminé.*

CALLIMAQUE, *poète de l'école d'Alexandrie.*

MÉNANDRE, *poète comique.*

EUTYCHIDE, *peintre et sculpteur*

DIODODOS, *oncle de Deïs, gros, ivrogne invétéré.*

GORGO, *suivante de Deïs.*

MYRS, *une danseuse, sa flûte lui sert de voix*

Vers le soir, la veille de la conquête d'Athènes par Démétrios.

AUTOUR D'UNE VICTOIRE

Essai fantaisiste ; fragment sur un Fragment.

ACTE I

La scène représente l'atelier de Deïs. On distingue dans l'atelier la statue du Gladiateur blessé, et plusieurs autres sculptures de cette époque dont les auteurs sont pour nous inconnus. Des blocs de marbre. Porte d'entrée à gauche ; et, au fond, du même côté, marches menant à une autre porte. Les jardins qu'on entrevoit entre les colonnes dominent Athènes et la mer Une table de festin est dressée au fond de la scène. Un banc, au premier plan, à droite, et séparé du fond par une immense statue voilée... Ebauchoirs, ciseaux, plâtre.

SCÈNE PREMIÈRE

GORGO, CALLIMAQUE

GORGO

(Portant de grands plats de fruits qu'elle dépose sur la table. Elle fredonne les vers suivants, puis s'en va les regards levés vers le ciel changeant à l'approche du soir.)

Vierges, l'amour
Est un séjour
D'ombre et de lune,
Hanté de dieux
Mystérieux.
Quand vient la brune,
Ils vont tissant
Sous le croissant

Notre infortune,
Et cet espoir
Qui vers le soir
Nous importune.
Vierges, l'amour
Est un séjour
D'ombre et de lune...

(Callimaque, un manuscrit à la main, va s'asseoir sur le banc à droite, absorbé dans ce qu'il écrit. Il fait de temps en temps des corrections, Gorgo revient portant des fleurs. Voyant Callimaque, elle prend une petite guirlande et s'avance silencieusement pour la nouer autour du front du poète. Il sursaute, la guirlande se défait, mais il retient les deux mains de Gorgo sur ses yeux.)

CALLIMAQUE

Tes doigts, ce sont de doux lauriers consolateurs,
Un tiède et rose ombrage, offert à ces auteurs
Qui reviennent des jeux, l'esprit las, les mains vides.

GORGO

Tu n'as donc rien gagné, Callimaque?

CALLIMAQUE

Des rides!

GORGO (voulant voir).

Des rides?

CALLIMAQUE (la retenant).

Que tes mains les chassent de mon front!

GORGO

Et qui sut mieux chanter?

CALLIMAQUE

Harpalios, Sophron,
Tous. Laisse-moi tes mains, elles sont ma couronne.

GORGO

Qui suis-je, le sais-tu ? ta muse ou ta matrone ?

CALLIMAQUE

Celle à qui j'avouerai que je n'ai de talent
Que pour aimer mon rêve et marcher d'un pas lent,
Disant tout bas...

GORGO

Deïs.

CALLIMAQUE

Ce nom est un arome,
Un secret que j'enferme en ta petite paume.
(Mettant un baiser dans la main de Gorgo.)
Un nommé Théocrite a remporté le prix,
Et ce sont des bergers qu'il loue en ses écrits.
Je n'ai point su lutter contre l'insouciance...
Aux lois du pur génie opposer ma science ?...
Rival du rossignol, on craint de chanter faux.

GORGO

Toi ? de l'Académie ?

CALLIMAQUE (ironique).

On sait ce que ça vaut.
Eloquente jeunesse, à toi va mon envie.
Dans ses vers j'entendis couler toute une vie
Que les miens n'auront plus.

GORGO

Qu'en sais-tu ?

CALLIMAQUE

Je le sens

Les dieux de la beauté sont tous adolescents.....
Mais ce temple m'inspire, étant imprégné d'elle.
Ah, Muses ! protégez un amant trop fidèle....

GORGO (chante en arrangeant ses fleurs, au fond de la scène).

Les cils de l'Eros sur ses yeux
Tremblent comme un essaim d'abeilles.
Ses lèvres sont deux fleurs pareilles,
Et son baiser est si mielleux
Qu'il nous attire, et nous console
Du mal qu'il fait quand il s'envole,

(Préoccupée, s'étant piquée à une tige de rose ...)

Du mal qu'il fait, du mal qu'il fait !

SCÈNE II

(LES MÊMES, DIODODOS, outrageusement habillé.

DIODODOS

Moi ! Gorgo, suis-je bien ? Vois cette bandelette
Et mon péplos fendu sur mes jambes d'athlète,
Mon.. Tu ris, misérable, et tu trouves plaisants
Mon torse parfumé, mes fins cheveux luisants ?

DIODODOS (assailli de doutes, il prend un des plats d'argent contenant des fruits, le renverse, et se contemple dans ce miroir improvisé. Son esclave qui survient ramasse les fruits en tremblant. Diododos est rassuré après s'être miré; puis gêné de voir qu'il avait été observé par Callimaque qu'il n'avait pas vu).

Tu l'as vu s'efforçant de rendre ridicule
Mon peplos dessiné d'après celui d'Hercule?..
Elles se tiennent mal, les vierges d'aujourd'hui...
Plus d'estime pour rien, grands jours vous avez fui
Où le parent fut maître au sein de sa famille!

(Il se verse à boire.)

Et je suis obligé de courir chez la fille,
Afin de recevoir le respect qui m'est dû.

CALLIMAQUE

Continue, et bientôt tu vas avoir trop bu
Pour pouvoir t'en aller aux conquêtes galantes.

DIODODOS (se rappelant son rendez-vous).

C'est vrai! M'attendra-t-elle? Oh, femmes affolantes
Vous ne me tentez plus, car j'aime ma Cypris.
Moi, le grand séducteur, à mon tour je suis pris.
Elle donne un festin ce soir sur sa galère
Pour ce Démétrios qui, vainqueur de Phalère,
Vient de se déclarer notre puissant ami.
Il se veut défenseur d'Athènes, et parmi
Sa cargaison il a, dit-on, et nous les offre,
Du blé plein ses vaisseaux et des ors plein son coffre...

CALLIMAQUE

Oui, déjà glorieux entre tous les guerriers,
La guerre a ceint son front de ses rouges lauriers !

DIODODOS

Si ma nièce Deïs n'était point si rebelle
A l'amour, je voudrais, mère des dieux, Cybèle,
Au lieu de tout son œuvre en marbre froid et clair
Qu'on l'inspire et qu'ici l'on fasse œuvre de chair !
Mais non ! loin de ce toit le bel Eros étale
Ses étendards ; Deïs, la stérile vestale
De l'art, ne connaît point les cris de son combat,
Ni combien sont vainqueurs les vaincus qu'il abat !
Je souhaite à Deïs un époux non artiste,
Et ce Démétrios, à qui rien ne résiste,
Saura nous délivrer sans risquer des assauts
Ainsi qu'il fut vainqueur sans quitter ses vaisseaux.
Athène en a besoin il faut rougir de honte
De voir sous la tutelle abjecte d'un archonte
Le glorieux renom d'une telle cité.
Il unit le courage à la sagacité,
Et je crois que Deïs peut aimer un tel homme,
Car il n'est point semblable à vous autres...

CALLIMAQUE

Vois comme
Nous dominons de haut la ville et ses remparts,
Et que peut un guerrier dans la maison des arts ?

Comment nous soucier du bruit que font ses luttes,
Nous qui rythmons notre œuvre au frêle son des flûtes ?
La Grèce doit sa gloire au lyrique Apollon
Bien plus qu'à Mars.

DIODODOS

Si Mars fut glorieux selon
Le choix d'une déesse, il n'est pas sans mérite.

CALLIMAQUE

Son plus beau titre fut de plaire à l'Aphrodite.

DIODODOS

Moi je préfère à tous ces chanteurs d'Hélicon
L'homme qui sait combattre et vider un flacon.
Et la guerre n'est pas la prouesse inféconde
Que tu crois · on entend ses cris au bout du monde
Etouffant le murmure inutile des vers.

CALLIMAQUE

Un rythme tout-puissant réglant notre univers
Se module au-dessus de vos piètres vacarmes.

DIODODOS

Tous les fils d'Apollon sont sourds au choc des armes.

CALLIMAQUE

Qui se rappellerait ce qu'Ulysse a tenté
Si, plus glorieux que lui, ne l'eût chanté ?...
Tu t'éprends au hasard de l'action qui brame
Enflammé par l'éclat d'un casque. Ainsi la femme

Par son vulgaire instinct admire les guerriers
Et déchire sans cesse Orpheus et ses lauriers.

DIODODOS

Soyons de ton avis, mais que la chair se hâte
De vivre, recherchons la gloire immédiate :
Je veux, avant d'aller nourrir quelque corbeau
Que l'on me donne tout ce côté du tombeau,
Mais ne me retiens plus. Esclave, ma guirlande !

(L'esclave lui tend une guirlande qu'il ajuste avec soin.)

Parfait ! (A Callimaque) Réjouis-toi. (Puis, furieux, à son esclave.)
Veux-tu que je descende
Mes marches sans lanterne ?... Et va vite, bâtard !
On m'attend à souper et je suis en retard.

(Il boit encore, et voyant qu'on apporte sa lanterne, il s'égaye à l'aspect de la flamme, et se dispose à partir L'esclave le suit à petits pas tremblants. Diododos, d'une grosse voix d'ivrogne entonne la chanson suivante, poussant l'esclave d'abord devant lui, puis le repoussant derrière lui.)

Tri, tri, tra, tra, légère.
Par Hercule, en avant !
Non, précède en arrière !
Diogène l'eut devant,
Diodo par derrière.

SCENE III

CALLIMAQUE, puis DEÏS et MYRS.

CALLIMAQUE

(Cherchant un vers, puis écrivant très vite une idée qui lui est venue en écoutant le son d'une flûte de plus en plus proche.)

Trouver un hexamètre assez souple et parfait
Pour la contenir toute ! Essayons, qu'ai-je fait ?
Mauvais ! Quelle cheville ! Il nous faut autre chose...
C'est mieux.

(Deïs descend les marches au fond de la scène, appuyée sur Myrs qui sur sa flûte improvise des petits airs doux et tristes.)

DEÏS

La nuit s'avance et lentement s'impose,
Prêtresse du sommeil, dans tes bras inconnus,
Recueille les pavots penchés vers tes pieds nus,
Et viens remplir nos yeux de langueurs et de rêves.
Comme la nuit, ta flûte enchante ! Tu soulèves
Les voiles du silence, et mon cœur anxieux
Epuise les parfums dans le soir spacieux,
Epuise son désir de vivre ! Oh ! le mystère
D'écouter ! Rien ne vaut la douceur de se taire.
S'échapper un instant sur le vibrant essor
De ces sons éthérés... n'être qu'un roseau d'or
Afin de contenir de la musique ! n'être
Qu'une âme harmonieuse, où la beauté pénètre ! .

Et pourtant je te plains de n'avoir d'autre voix
Que celle que ton souffle anime au creux du bois.
Tu t'exprimes ainsi, mais ta musique est triste
De ne pouvoir parler. Dans ta flûte où persiste
Toute la mélodie étrange de ton cœur,
Muette, cependant, tu chantes ta douleur.

(Regardant une de ses statues.)

Tandis que je travaille à rendre dans la pierre
Durable mon idée en sa force première,
Ta voix roucoule et passe et vaut peut-être mieux
Que l'œuvre que je laisse au temps mystérieux.
Mais, Myrs, j'aime mon art... Comme à toi, l'éloquence
Me vient d'avoir longtemps accepté le silence...
Je me sens exaltée. Ah, l'espoir ! Ah, les cieux,
Cette nuit, c'est la nuit où s'éveillent les dieux !
Ignorantes de joie, oublieuses de peine
Viens, comme deux enfants nous irons dans la plaine
Cueillir tout le printemps, et serrer dans nos bras
Le fleuve se glissant comme un serpent au ras
Du sol, et la très blanche et très svelte cascade
Qui verse son frisson sur l'onde par saccade.
Remontant le courant, je nagerai... tu viens ?
Et tu me souriras bien mieux si j'y parviens.

CALLIMAQUE (qui s'est tenu caché pendant cette scène derrière une des colonnes, suivant Deïs des yeux).

Mon cygne éblouissant, chose ailée et sauvage
Que rien ne peut dompter, garde ta blancheur ! Nage

Contre le courant, laisse un sillage argentin
Pour indiquer ta route, et poursuis ton destin.
Qui donc t'imposera des bornes ? la tourmente
Des eaux n'arrête pas : la difficulté tente
Ta force à mieux lutter. Mon cygne impérieux,
Que tu dois mépriser les mortels et les dieux
Et leurs lois que la peur domine, avec l'envie !
Ah ! pauvre humanité, que tout tient asservie..

SCÈNE IV

LE MÊME, EUTYCHIDE, puis MÉNANDRE.

EUTYCHIDE (entendant des acclamations).

C'est pour Démétrios. L'Archonte tremble-t-il
De savoir parmi nous ce fils de Mars, subtil
Et dangereux ?

MÉNANDRE

Comment ? il n'a qu'une galère
Dans notre port.

EUTYCHIDE

Mais vois, du côté de Phalère
Les vaisseaux qu'on croyait montés d'Egyptiens
Destinés à Corinthe..... Eh oui, ce sont les siens !

MÉNANDRE

Mais quand arriva-t-il parmi nous ?

EUTYCHIDE

Ce jour même.

N'as tu pas entendu nos cris ?

MÉNANDRE

Quel stratagème

Audacieux servit à le laisser entrer ?

EUTYCHIDE

Aucun. Sur ses vaisseaux il n'eut qu'à se montrer.
Aussitôt il fit taire un peuple magnanime,
Lui promit de chasser le tyran qui l'opprime.
Il ira dès demain vaincre les garnisons
De Cassandre.

MÉNANDRE

Encor mieux : il paye nos rançons !

(Apercevant Callimaque.)

Salut, ta femme va bien ?

EUTYCHIDE

Comme il est morose.

(Croyant n'être pas entendus de Callimaque, tous les deux répètent plus fort.)

Salut ! ta femme va...

CALLIMAQUE (se retournant).

C'est ma ligne de prose,

Je n'en parle jamais.

EUTYCHIDE (riant).

Tu vois ?

MÉNANDRE

Il a raison.
Il faut souvent quitter les dieux de sa maison
Pour en chercher ailleurs. Le foyer, quoi qu'on dise,
Vaut-il le libre amour ? Aimons ce qui se brise.
Ma femme, je l'exècre ! O plaisirs incléments !
Je ris au beau milieu de ses embrassements !
Et je ris en voyant l'extatique grimace !
Je ris, ô ridicule ! Une ligne déplace
Ma joie et me la gâte, et quelquefois tout haut
Je fais sa parodie... au lieu de ce qu'il faut !

CALLIMAQUE

C'est triste d'être ainsi, pourtant je te devine
Capable d'un amour vrai : Deïs...

MÉNANDRE

Oui ; divine !
Je n'en ris pas, j'en pleure.

(Devenant sentimental.)

Elle est le cher abri
Dans le désert stérile où j'ai trop longtemps ri.
Ainsi le voyageur attardé qui se traîne
Vers une source, au loin, et se plaît à sa peine :
Assoiffé d'idéal, il rêve de dormir
Près de la source claire afin de mieux mourir.
Tout en lui s'est flétri, mais son espoir s'allume
De voir, à l'horizon, dans l'impalpable brume,

La source toujours pure et que rien n'a tari
Consolant ses yeux las, sa bouche ayant trop ri.
Avoir vingt ans de moins et ta persévérance
Jeunesse ! (à Eutychide) Mon ami, qu'en penses-tu ?

EUTYCHIDE

Je pense
Que j'en ai vingt de moins.

MÉNANDRE

Et ça te sert ? A quoi ?

EUTYCHIDE

Qui sait ?

MÉNANDRE

Le peintre tire une arme du carquois
Ou n'est-ce qu'un pinceau ?

EUTYCHIDE (curieux va soulever le voile qui cache la statue).

Peut-on voir ?

CALLIMAQUE

Ah ! non, laisse...

EUTYCHIDE

Tu prends des droits de maître ; est-elle ta maîtresse,
Que tu veuilles défendre avec tant d'âpreté
L'œuvre que tous verront ce soir ?

CALLIMAQUE

Sa chasteté

Doit durer jusqu'alors. Il est des yeux, du reste,
Qui salissent le beau d'un seul regard. Un geste,
Un mot mal sonnant peut me gâter à jamais
Le charme délicat d'une œuvre que j'aimais !

MÉNANDRE (tâchant de les calmer).

Et crois-tu qu'on arrache un voile à la déesse
Sans déplaire à Deïs, la vierge et la prêtresse
Que je sers ?

EUTYCHIDE

Sans séduire ? Ah tiens, c'est imprévu,
Athène aime donc l'art de Deïs ?

MÉNANDRE

As-tu vu
La Pallas Athéné que l'archonte fit mettre
Au Parthénon ? L'Eros, ce dieu qui fait commettre
Toute action sublime et toute absurdité,
Tient sa cour aux jardins profonds d'Aphrodité.
Il hante le passant et fait rêver la fille,
Tant il semble vivant sous le marbre qui brille.

EUTYCHIDE (qui, en fouillant dans l'atelier de Deïs a découvert le manuscrit de Callimaque).

A qui dédiez-vous tant de propos discrets ?
Ce doit être à Deïs, je reconnais ses traits, (Lisant)
Ses yeux sont tout l'azur nocturne, et ses étoiles.
Ses cheveux, des rayons captifs parmi ses voiles ;
La lune et le soleil jalousent tour à tour
Leur ombre d'or, la nuit, leurs fils d'argent, le jour.

Ses cheveux sont semés de clartés... rien au monde
N'égale leur splendeur... Fluide comme l'onde,
Pâle, elle émerge entre eux. Ce sont les bords luisants
Où se perd le regard de ses yeux, deux croissants
Qui glissent dans la nuit des paupières courbées,
Tachés par leurs iris, couleur des scarabées.

MÉNANDRE

C'est précieux.

EUTYCHIDE

Pédant ! (il tourne le parchemin) Voyons l'autre côté :
(lisant) *J'offre ces vers muets à la claire beauté*
De sa voix, modulant sa musique indécise...
Comme un chant où l'on pleure, et dont la douceur brise.
Je l'écoute, et je l'aime ; et tout ce que tu vois
N'est qu'un peu de silence imprégné de sa voix.
J'en ai fait ma chanson, mais lorsque je l'apporte
A toi, Deïs.....

MÉNANDRE

Ecoute ! On a franchi la porte.

EUTYCHIDE (lisant)

Pareil à son miroir obscur qui la contient
Ainsi... (il est interrompu par Diododos qui amène Démétrios.)

SCÈNE V

DIODODOS

« Ainsi ! »... Je brise un lyrique entretien,
L'ode nous servira pour présenter ma nièce
A ce jeune étranger que proclame la Grèce :
Il vient nous libérer. Songez, Athéniens,
Qu'Athène est son amie, et ses amis les miens !

CALLIMAQUE

Vous avez entendu son discours tout à l'heure ?

MÉNANDRE

Avec son éloquence, Athéniens, il vous leurre.

CALLIMAQUE

Je connaissais son père, illustre général
D'Alexandre ! Antigone ; et son droit ancestral
Remonte jusqu'aux Cieux !

EUTYCHIDE

Démétrios prospère
Chez nous.

DIODODOS (à son esclave).

Vite apportez du vin... Qui fut sa mère ?

DÉMÉTRIOS

Stratonice aux pieds blancs.

DIODODOS

En effet, on m'a dit...
Fille de Chorios d'où ce dieu descendit.

DIODODOS (à Callimaque).

Pourquoi se souvenir des noms des étrangères ?
J'ai bien assez de peine à distinguer les mères
De mes propres enfants,

(Il se verse encore du vin. Callimaque veut l'arrêter.)

CALLIMAQUE

Mais tu bois ton vin pur.

DIODODOS

J'ai l'esprit bien trop clair pour comprendre l'obscur.
Ne pas le boire pur ? Et tu voudrais peut-être
Que je le busse impur ! contaminant mon être
Au mélange adultère ! (Il boit réconforté) Ah ! non,

CALLIMAQUE

Et le festin
Délaissé ? Va, retourne et fais que le matin
Te trouve dans les bras de la suprême ivresse.
Cypris t'attend.

MÉNANDRE

Elle est ta fidèle maîtresse.

DIODODOS

Non, elle m'est parjure. Il fallait dix témoins
Pour le croire possible. Ah ! mais je l'aime moins...

DÉMÉTRIOS

Depuis que tu la vis suspendre à mon épaule
Ses longs bras suppliants et son regard qui frôle ?

MÉNANDRE

Je la reconnais bien !

DIODODOS

Toi, misère ! encore un !
Je ne crois plus en vous ! O femme ! un Mars forain
N'a qu'à se présenter glorieux, intrépide,
Myrto baise ses mains, Glycère le lapide
De ces cailloux tranchants que l'on nomme ses yeux ;
Lamia, Déïdame offrent au dédaigneux
Tout ce qu'on peut offrir à l'amant que l'on aime.
Si j'avais mieux à faire. .

MÉNANDRE

Ah ! Tu ferais de même.

DIODODOS

Ton butin comprend-il des princesses d'Etat ?
En as-tu violé ? C'est bon d'être soldat.

DÉMÉTRIOS

Je leur ai préféré la haine et le caprice
De la mer

DIODODOS

Mais la femme et sa chair tentatrice...

MÉNANDRE

Ce lucre, toujours doux aux vainqueurs des cités.

DÉMÉTRIOS

Que m'importent leurs corps, quand mes sens excités
S'enivrent puissamment de plus grandes victoires ?
La chair que l'on nous cède ajoute-t-elle aux gloires ?

Et quel mièvre plaisir pour l'homme ambitieux
Que d'outrager la vierge et voir remplir ses yeux
D'étonnement narquois ou de niaises larmes ?
Tout cela ne vaut rien, je préfère mes armes.

DIODODOS

L'esclave à déflorer a cependant du bon.

DÉMÉTRIOS

J'aime mieux ma galère en proie à l'aquilon,
La passion superbe et folle de l'orage
Nous soulevant aux cieux. Sa joie est plus sauvage
Que celle de la femme, et ses emportements
Plus dignes de ma force, égale aux éléments.
Mais j'offense vos goûts. . Voyons cette descente.
(Il va au bord de la terrasse.)
Le rivage éclairé par la lune levante.
Athènes semble riche, elle a des diamants
Pareils à ceux des nuits, pour plaire à ses amants.

EUTICHIDE (s'approchant de lui).

Une ville est toujours comme une femme : à prendre !

DÉMÉTRIOS

Elle aime le vainqueur qui l'oblige à se rendre.

EUTYCHIDE (à Démétrios).

Par audace ou par ruse on aura son trésor.

MÉNANDRE

Tu comptes violer la Vierge au casque d'or ?
Est-ce en vain qu'on l'appelle Athène-aux-mains-fermées ?

DÉMÉTRIOS

J'aurai pour les ouvrir la force des armées.

EUTYCHIDE

Babylone céda sans se faire prier :
Son maître Séleucos s'enfuit, voyant briller
Les lances de deux mille étrangers.

DÉMÉTRIOS

Une escorte
De fantassins suffit à défoncer sa porte.

DIODODOS

Les captives ! Combien de prises au combat ?
En as-tu violé ? C'est bon d'être soldat !

EUTYCHIDE

Il s'exalte !

MÉNANDRE

Il radote !

CALLIMAQUE

Il vogue en des nuées !

DÉMÉTRIOS

Nous prîmes vingt cités.....

DIODODOS

Et leurs prostituées ?

DÉMÉTRIOS

Qu'importent les vaincus ? leur silence hébété
Vaut-il le rire rouge, et l'appel rejeté
Par le gosier strident et cuivré des fanfares,
Excitant les guerriers et les troupes barbares

A rentrer aux palais, comme aux dictérions ?
Là l'esclave se meut aux modulations
Des lascives chansons et des danses, qu'entonne
Une molle musique au rythme monotone.
Leurs instruments sont pleins du souffle oriental
D'où monte une odeur fade et lourde de santal,
Tandis qu'une négresse, au souple corps d'ébène,
Se balance, en chantant, avec un geste obscène.

EUTYCHIDE

As-tu vu Lamia l'ivresse dans les yeux,
Fasciner tout un camp par son art merveilleux ?
Invitant, par sa grâce étrange et serpentine,
Les soldats à jeter dans sa main libertine
Des pièces de monnaie ? et parfois les passants
Semer dans ses cheveux, comme des vers luisants,
De minces pièces d'or ?

MÉNANDRE

Nos Danaés d'Athènes
Devraient aller cueillir ses richesses foraines.

CALLIMAQUE

La grasse oisiveté des villes du Levant
Me lasse !

DÉMÉTRIOS

Il faut sentir la morsure du vent
Où la peau se roidit sous l'hiver qui la pince.
Ah ! les pieds des chevaux sur la neige qui grince !

MÉNANDRE

Aurais-tu par hasard traversé le désert ?
Sais-tu l'aridité sèche de cet enfer ?
La marche triste et lente avec les caravanes
Voyant toujours plus loin les sources diaphanes ?

DIODODOS

Ouf ! j'ai soif, j'ai faim.

CALLIMAQUE

Va, le festin suit son cours
Chez ta.

DIODODOS

C'est vrai ! Je pars, je vole à mes amours.

MÉNANDRE

Ses amours ! C'est assez pour qu'on s'en effarouche
Que d'entendre ce mot sortir de cette bouche.
Raconte, es-tu passé par la mare d'Hamoun
Pour regagner la Perse ? Oh ! décris le simoun !

DÉMÉTRIOS

Le simoun du désert, dévastant et fébrile,
A les emportements d'une femme stérile.
L'espace courbe et vide exalte les échos
De sa bouche béante et l'on sent le chaos
Retentir indomptable, et les plages sans vagues,
Les plages du désert, plates, terreuses, vagues,
Recueillent les clameurs du vent, ses bataillons
Invisibles, hurlant entre les tourbillons.

Et cette nécropole où fut la mer vivante
Se dresse en flot de sable et verse l'épouvante,
Puis tout se tait. Tremblants, nos courageux chameaux
Se lèvent les premiers ; on dirait des vaisseaux
Survivant à l'orage, et leurs marches rythmiques
Se souviennent des flots, des grands flots élastiques.
Tout a repris le ton du sable qui s'endort.
Tout a repris le ton du sable égal et mort :
L'aboiement du chacal, les cris de la lionne,
Se perdent dans l'espace aride et monotone.
Le désert est un monde où chevauche l'ennui.
Il nous devance en tout, en tout il nous poursuit,
On le rencontre à l'ombre, assis près d'une vasque,
Ou dansant dans la ville et baîllant sons son masque.
Faut-il toujours errer et trouver en tous lieux
La débauche odieuse ou bien l'exil affreux,
La ville ou le désert ?

SCÈNE VI

LES MÊMES, et DEÏS (qui a écouté depuis quelques instants sans être aperçue).

DEÏS

Non, je connais des cimes
Funestes à l'ennui ; des régions sublimes
Qu'il ne saurait franchir ; des monts miraculeux
Où l'on respire un air plein d'azur et de feux.

Et vous, vous souriez, vous croyez que j'invente,
Que je rêve ! Et je vis en vos cités, contente,
Contente en vos déserts, et vous ne savez pas
Qu'il est des lieux sur terre où l'ennui n'entre pas !

DÉMÉTRIOS

Où donc sont-ils ? J'irai les conquérir.

DEÏS

Conquête
Difficile !

DÉMÉTRIOS

J'irai !

DEÏS

Bel étranger, ta tête
Est fière, et la fortune amoureuse te suit,
Et pourtant tu n'as su conquérir tes ennuis.
(S'approchant des autres.)
Salut à vous, amis ! Mon hôte veut-il boire
Ce vin plein de soleil ? L'ivresse est illusoire...

MÉNANDRE

Moins que l'amour.

DÉMÉTRIOS (observant Deïs curieusement).

On dit que tu n'as point d'amant ?
Ce n'est guère probable...

MÉNANDRE

On n'est guère tentant ;
Et, depuis son enfance, elle a connu les hommes
De trop près pour ne pas nous voir tels que nous sommes.

Quel attrait offrons-nous ? Parlons-en franchement :
Callimaque, on le sait, ton esprit est charmant,
Mais tu n'as su lui plaire et tu manques d'allure.
(A Démétrios.) Ton âme est trop guerrière.
(A Eutychide). Et la tienne trop dure.
Quant à moi, pensez-vous qu'elle aurait du plaisir
A voir mon gros visage empourpré de désir ?
Elle est chaste, non point par stupide innocence,
Mais plutôt par dégoût, car son intelligence
La retient loin de tous nos vulgaires festins.

DEÏS

L'artiste est un enfant aimé des vieux destins.
Elle assiste à la vie et sans tremper sa lèvre
Au vin semé de fleurs ; son génie est la fièvre
Consumant ses désirs, que rien d'humain n'accroît.

CALLIMAQUE

Comme la poésie elle plane !

MÉNANDRE

On y croit.
L'incrédule étranger plaint cette indifférence.
Deïs, si tu montrais ton œuvre : sa défense.

(Elle se lève, Démétrios la suit, les autres restent à la table, au fond.)

DÉMÉTRIOS

Mais tu crois à l'amour ?

DEÏS

Je n'y puis croire ! Hélas !
Ma jeunesse sait trop. J'ai le cœur déjà las.

DÉMÉTRIOS

Et sans avoir vécu, sur le seuil de la vie,
Curieuse, hésitante autant qu'inassouvie,
Tu t'arrêtais pour voir.

DEÏS

Et j'ai vu votre ennui
Guettant chaque plaisir, ou poursuivant sans bruit
Tous ceux qui, comme vous, ont parcouru le monde,
Fatigués du désert et de la ville immonde
Où ne souffle jamais le vent de la hauteur,
Où tout élan s'éteint dans la moite chaleur
Des passions sans but.

DÉMÉTRIOS

Mais tu parlais de cimes
Funestes à l'ennui ; de régions sublimes
Qu'il ne saurait franchir ; de monts miraculeux
Où l'on respire un air plein d'azur et de feux.

DEÏS

Je parlais de mon art il est ma solitude,
Mon espace et mon ciel, la sublime altitude
Où seule j'affranchis mon âme et suis sa loi.
L'on apprend tôt ou tard que tout existe en soi.
Ma seule volonté veut mon obéissance,
On ne peut diviser et garder sa puissance.
Rien de grand ne provient d'un être irrésolu.
Quel que soit votre amour, il doit être absolu.

(Moins convaincue et comme se raisonnant à elle-même.)

Chacun a dans sa vie un but auquel tout cède,

Et si je partageais ce cœur que l'art possède,
J'abdiquerais tous droits à la félicité.
Rien ne peut m'éloigner de ma divinité.
Ta victoire, oh, vainqueur ! n'égale pas la mienne !
Changer pour vos tourments ma paix olympienne ?..

DÉMÉTRIOS (regardant la statue du Gladiateur).

Ne crains-tu d'éveiller sous le marbre changeant
Un qui t'emportera dans ses bras de géant ?
Toute femme n'attend qu'un amour plus fort qu'elle.

DEÏS

Tu méconnais mon cœur différent. Je suis celle
Qui veut donner sa vie entière au souverain
De ce temple, et mon dieu, c'est l'albâtre et l'airain.

DÉMÉTRIOS

Leur froideur permanente a glacé dans tes veines
Le sang.

DEÏS

Le sang brutal, le conseiller des haines,
L'arbitre des amours. Sa pourpre royauté
Je l'offre en sacrifice au Dieu de la beauté.
Je reste sa vestale, aucun autre n'incline
Ma tête, et je le prie en sculptant. Je dessine
Moi-même tous mes dieux, et voici leur autel ;
(Elle montre son ébauchoir.)
L'endroit où je m'inspire en élevant au ciel
Des prières de marbre ; et ces roches épaisses

Emprisonnent les corps de toutes mes déesses.
Sous mes doigts l'incréé prend une forme et vit.
Pourquoi vous étonner si mon art me ravit
A vos changeants désirs ? L'éloquence suprême
D'une œuvre est infinie.

DÉMÉTRIOS

Et moi, Deïs, je t'aime.

DEÏS (un peu surprise).

Tu m'aimes ? Mais comment ? Regarde sans émoi
Ce que je suis, tes yeux ne regardent que moi,
Tu fixes, dirait-on ta prochaine victime
Mais tu ne peux m'atteindre. (Ah, son regard m'opprime !
Je sens sa tyrannie impitoyablement !)
Ote tes yeux des miens, je lutte vainement
Contre ta confiance invincible. Tu rampes
Vers ta proie ; un désir, le tien, bat dans mes tempes.
Par un trouble inconnu je me laisse envahir

DÉMÉTRIOS (qui l'a prise dans ses bras).

Ah ! Deïs, je te vois humainement pâlir.

DEÏS (luttant encore faiblement).

Mais tu ne comprends pas.

DÉMÉTRIOS (de plus en plus sûr de lui).

Il n'est pas nécessaire
De comprendre. Il suffit d'aimer.

DEÏS

Ton bras me serre
Trop fort.

DÉMÉTRIOS

Mon bras te garde. Un peu de cruauté
Sied à celui qui veut vaincre tant de beauté.
Ah ! ne regrette pas l'ambition flétrie.
Tu quitteras ces lieux pour ma blonde patrie,
Ta vie y sera douce. Est-ce que les chemins
Qui conduisent à l'art sont pour toi ? Vois tes mains
Si fragiles ; leur force est-elle égale au marbre ?
N'as-tu jamais songé que la fleur est à l'arbre
Ce que tes frêles mains seraient à quelque amant :
Sa beauté, son parfum...

(Prenant les deux mains de Deïs et les tenant ouvertes sur sa cuirasse).

Soyez indolemment
Des fleurs, rien que des fleurs jointes sur cette écorce...
La faiblesse est leur droit, comme aux miennes la force.
Trop frêle pour la lutte, éprouve la douceur
De vivre pour aimer, car c'est là ton bonheur.

DEÏS (lui donnant ses lèvres et restant dans ses ses bras, heureuse).

Je ne me connais plus. Suis-je toujours la même ?

(Avec un regard presque douloureux vers ses œuvres.)

Combien de sacrifice est dans ce mot « Je t'aime ».

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

SCÈNE I

MÉNANDRE, EUTYCHIDE, CALLIMAQUE, GORGO et MYRS au fond de la scène. Gorgo chante la chanson suivante en s'accompagnant sur un instrument à cordes, tandisque Myrs danse en semant des pétales de roses, rouges comme des gouttes de sang, sous ses pieds.

GORGO

« Colombe aux petits pieds, tu danses dans le sang
Et tu portes des ailes ;
Colombe, envole-toi, les étoiles sont belles,
Les étoiles au loin ont des regards plus francs
Que l'éphèbe aux yeux clairs, que l'éphèbe aux bras blancs ».

DEÏS (dans les bras de Démétrios).

J'écoute ton amour et reste sans défense ;
Mon cœur sent sa musique, et, comme Myrs, il danse.

GORGO

« Colombe aux petits pieds, tu danses dans le sang
Et tu portes des ailes ;
Colombe, envole-toi, les étoiles sont belles,
Et tu feras ton nid sur le nouveau croissant,
Loin du chasseur cruel au regard caressant. »

DEÏS

La musique se plaint comme une âme charnelle,
Nos doutes, nos tourments, nos désirs sont en elle,
Et notre joie unie à notre désespoir,
Et l'écho de nos voix, plus basses dans le soir.

GORGO

Viens avec nous, Deïs.

DEÏS (elle va se lever. Démétrios la retient, elle cède, souriante).

Tu me trouves soumise ?

DÉMÉTRIOS

Semblable à l'amazone Antiope conquise
Par Thésée ; et la joie est double dans mon cœur,
Car je suis ton premier amant, et ton vainqueur.

DEÏS

Et mes yeux n'ont gardé qu'une immense tendresse
Pour le cher conquérant qui, superbe, se dresse
Entre mon sort et moi. Sois de ceux qu'on attend
Toute la vie et sans le savoir Vois, je tends
Mes bras vers toi. C'est moi, de moi-même étonnée,
Qui me donne et qui suis déjà toute donnée.

EUTYCHIDE (à Gorgo).

Je ne puis supporter leur bonheur plus longtemps,
Viens avec moi, Gorgo ; dehors il fait un temps
Plus léger et plus doux.....

GORGO

Tu promets d'être sage ?

EUTYCHIDE

Mais oui.

GORGO

Par le jardin. .

(A Deïs).

Viens.

DEÏS (ne l'écoute même pas. Tous sortent exceptés Deïs et Démétrios)

DÉMÉTRIOS

Deïs, ton visage
Est pâle, approche-toi Tes yeux sont d'un émail
Lunaire, et tes longs cils, d'un geste d'éventail,
Se meuvent doucement. Ta paupière dorée
Tremble sous mon haleine, et ma bouche altérée
Veut trouver sur ta bouche, ouverte à mon baiser,
La promesse, l'aveu que nul ne peut briser
Mon espoir, et que nul n'a pris dans son étreinte
Ton corps de vierge, oui, tu subiras l'empreinte
De moi seul, le premier. Mes désirs triomphants
Trouveront tes flancs purs ; mère de mes enfants,
Je te ferai la vie utile, ardente et tendre.
Enfin je trouve celle à qui l'on viendra rendre

Hommage, et dont la gloire est digne de régner.
Et quel honneur pour moi : tes amants dédaignés !...
Ah ! comme ils m'envieront.

DEÏS (à elle-même).

Ce qu'il dit m'inquiète ;
Il m'aime, mais surtout il aime ma conquête.
Heureux aveuglement ! et pourtant je veux voir.
Ah ! triste amour, qui pousse une femme à savoir
Quel est l'amour qu'elle aime !

DÉMÉTRIOS

Hésites-tu ? — Le doute
Est venu me glacer. — Oui, parle-moi.

DEÏS

Ecoute !
Il faut tenir à moi pour moi seule, être sûr
De cela seulement.

DÉMÉTRIOS

C'est d'un présage obscur.
Pourquoi n'avais-tu pas les paupières baissées
Des vierges attendant au fond des gynécées
D'où l'époux approuvé qu'elles ignoraient hier
Les conduit à l'hymen, et plus tard les conquiert ?

DEÏS

Moi, je vis librement.....

DÉMÉTRIOS

Ainsi que l'hétaïre,
Tandis que devant nous l'épouse se retire,

Ayant peur de manquer à l'honneur conjugal,
Tu restes avec nous et me traites d'égal.
Vierge, tu m'attirais.

DEÏS

Trop tôt je suis venue
Dans tes bras.

DÉMÉTRIOS

Et pourtant, tu m'es une inconnue.

DEÏS

Si tu m'aimes ? qu'importe.

DÉMÉTRIOS

Oh dis que nul amant
N'a vu tes yeux chargés d'un tel consentement !
Ton corps ignore-t-il — ton corps lascif et souple,
L'étreinte et le souillant esclavage du couple, —
Et ce désir de mâle égoïste et têtu
Qui fait de nous le dieu d'un instant ?

DEÏS

M'aimes-tu ?

DÉMÉTRIOS

Dois-je croire aux soupçons dont les voix me tourmentent ?

DEÏS

Même si je réponds ?

DÉMÉTRIOS

Si tes réponses mentent ?

DEÏS

Son doute aveugle tout, même la vérité.
Je t'aime, que cela soit ta sécurité.

DÉMÉTRIOS

Je t'aime également, et, puisque l'on t'estime
Je ne veux rien savoir de plus; mais cet infime
Eutychide, et cet autre..... un amant ? leur mépris
Va m'être intolérable. Ils me verront épris
De celle... Cependant... si je l'aime, qu'importe?
Mais le dédain d'autrui fera mauvaise escorte
A notre hymen, et quand les chants éclateront
Pour célébrer ma joie, ah ! leurs rires ! l'affront
Muet de leurs regards ! Tout ce passé m'occupe,
Si d'autres s'en doutaient ils me croiraient sa dupe.

DEÏS

Ne suis-je plus la même?

DÉMÉTRIOS

Hélas ! Mais leur dédain,
Et puis... Mais qui s'approche ? Entends ce bruit soudain...

MÉNANDRE (revenant du jardin).

Un cortège ?

DEÏS

L'Archonte ?

DÉMÉTRIOS (sombre).

Il fut l'amant peut-être ?
Qu'importe ! Elle est à moi. Mais, s'il était son maître,
Il verrait mon pouvoir devant elle réduit ;
Et, triomphant de moi, ce corps faible et séduit,
Exalté, revêtu de blanc pour l'hyménée,
Et la foule à genoux avec moi prosternée !

(L Archonte entre, porté dans sa litière, entouré d'amis, de suivants ; tous saluent Deïs).

Serait-ce lui, l'Archonte ? On le dit beau, subtil.
Entre tant d'amoureux, l'amant, lequel est-il ?
Je veux les épier, savoir ce qu'on me cache.

EUTYCHIDE (à Démétrios qui lui parle bas).

Mieux vaudrait ignorer.

DÉMÉTRIOS

Mais il faut que je sache.

SCÈNE II

L'ARCHONTE (descendant de sa litière. Il fait signe à ses hommes de l'attendre. S'avançant vers Deïs).

Deïs, que ta beauté fait un accueil charmant !
Je ne suis pas le seul qu'attire son aimant ;
Et je cherche quelqu'un. Sais-tu ce qu'on raconte ?
Un qui porte mon nom, veut être aussi l'Archonte
A ma place !

DÉMÉTRIOS

Est-ce tout ?

L'ARCHONTE (se retournant).

Et c'est Démétrios !
Je le trouve déjà. La vie est sans repos !
Mon vaillant successeur, je suis confus, car j'ouvre
La porte de Deïs, et c'est toi qu'on découvre.

Un soldat m'annonça qu'on te croyait ici ;
Réponds-moi, car tu peux soulager d'un souci
Ce rival — politique. Oblige-moi, déteste
Le devoir comme moi.....

(A Démétrios qui se retourne comme pour sortir.)

Mais une fois pris, reste ;
Car tu ne peux sortir.

DÉMÉTRIOS (il se retourne, ayant remis son casque et son armure, il est surpris de voir que des soldats sont placés entre toutes les colonnes).

Par quel droit me garder ?

L'ARCHONTE

Par le droit du plus faible !

(Il s'assied à la table.)

Et faut-il hasarder
Un avis ?. mais sans hâte, étant le bon élève
D'Epicure, je bois d'abord.

(Il se fait verser de l'eau.)

De l'eau. (A Deïs). Je lève
Sa limpide clarté vers toi mon idéal.
O ! coupe de lumière où coule du cristal
Fondu ! Deïs, je bois afin de rendre pure
Ma voix qui dit ton nom, ton joli nom ; j'abjure
Le vin et toute ivresse, hormis celle des yeux
Que j'aime par delà les mots élogieux.
Asseyons-nous.

(Tous s'asseyent, sauf Démétrios.)

Amis, laissons la politique
Pour plus tard.

DÉMÉTRIOS

Imprudent !

L'ARCHONTE

L'école du Portique
Blâmerait ma paresse (Il s'étend et commence à souper)
Heureusement Zénon
N'est pas ici. Deïs, dédie au Parthénon
Ta Victoire, veux-tu ?

DEÏS

Mon œuvre me renie,
Mortelle je m'acharne à la tâche infinie !

MÉNANDRE

Tu croyais l'œuvre à bout, il faut recommencer.
(Elle prend de l'argile et modèle.)
Je sais !. . Aussi j'ai peur même de prononcer
Le titre d'une pièce écrite pour la fête
Prochaine, (A l'Archonte) Une faveur ? Puis-je prendre ta tête
Pour le masque important ? Tu permets ?

L'ARCHONTE

Tout pour l'art.
Tu me dépeins, comment ?

MÉNANDRE

Original, à part.
Je te fais décadent, poltron, ami du vice,
En somme, athénien.

L'ARCHONTE (enchanté).

Faut-il qu'on me haïsse ?
Plaire c'est condescendre à la vulgarité
On me hait, citoyens, je l'ai bien mérité,
Car le peuple ne veut que ce qui lui ressemble
(Indiquant Démétrios.)
Il l'acclame ! (A Ménandre qui écrit) Voyons.

MÉNANDRE

Archonte, je rassemble
Tes phrases.

L'ARCHONTE

C'est parfait ! et qu'ai-je dit ? Le dos
Agressif d'un rival interrompt mes propos.

MÉNANDRE (à l'Archonte qui approuve ce qu'il écrit avec des hochements de tête).

Un poète n'est pas un vil faiseur de mythes,
Mais celui qui dit mieux les choses déjà dites !
(Avec un soupir.)
Adieu les beaux moments de l'inspiration,
Adieu jeunesse, adieu fièvre, exaltation
De mes nuits sans sommeil dans un lit solitaire,
Car je suis devenu l'écrivain populaire !

(Pendant cette partie, Eutychide et Démétrios ont parlé ensemble, puis Eutychide se faufilant entre les soldats et les serviteurs de l'Archonte, disparaît sans avoir attiré l'attention sur lui.)

DEÏS

Esclaves du succès, lequel de vous est grand ?

MÉNANDRE

Tu nous es dure.

L'ARCHONTE

Et puis nous n'avons plus de rang.
Que faire d'une époque en proie au despotisme,
Qui vit sans force ?

MÉNANDRE

Un temps né sans patriotisme,
Car les temps forment l'homme.

DÉMÉTRIOS

Ou les hommes le temps,
Et vous allez juger aux signes éclatants
D'Athènes m'acclamant si la force est flétrie,
Si l'on aime un despote autant que la patrie.

L'ARCHONTE

Et c'est toi, cet homme ?

DÉMÉTRIOS

Oui

L'ARCHONTE (voyant que Démétrios a touché son épée).

Mais laisse en son fourreau
Ton épée.

MÉNANDRE

Et dis-nous...

DÉMÉTRIOS

Que vous raisonnez trop,
Que vos esprits se sont rouillés comme vos lames,
Et que vous vous laissez réprouver par des femmes.

La guerre impartiale offre à nos cœurs virils
Un succès grandiose égal à ses périls ;
Et que ferez-vous quand la Grèce, à bout d'épreuves,
Tombera dans les mains rudes des races neuves ?
Il faut pourtant comprendre ! Athène est en danger,
Le barbare de l'Ouest la guette, et l'étranger
La possède déjà... les hordes ennemies
Approchent, et tandis que vos Académies
S'emplissent d'orateurs bruyants, sentencieux,
Le meurtre aux pieds sanglants, aux pas silencieux,
Se faufile partout dans l'ombre, et bien des crimes
Sont commis en plein jour ; et parmi les victimes
On nomme Olympias, la mère du grand roi
Qui domina le monde et fit trembler d'effroi
Et d'admiration les peuples qu'il vint prendre.

L'ARCHONTE

Et toi, mon successeur, tu venges Alexandre ?

DÉMÉTRIOS

Sans doute.

L'ARCHONTE

Et pour cela t'introduis parmi nous ?

DÉMÉTRIOS

N'êtes-vous enfin las de plier les genoux
Et de servir un maître ? un tyran qui se vautre
Sur vos trésors, Cassandre ?...

L'ARCHONTE

Un maître en vaut un autre.

DÉMÉTRIOS

Le peuple choisira, pour ses libérateurs,
Ceux qui savent le prendre à leurs discours flatteurs.

MÉNANDRE

Le peuple est un enfant dangereux et frivole,
Qui se laisse enjôler par la moindre parole.

L'ARCHONTE (à Démétrios).

Il t'acclame et te croit ; mais moi son gardien
Habile à dénouer chaque nœud gordien,
Je me demande — en proie au doute qui m'anime —
Quel projet te décide à m'être magnanime.

DÉMÉTRIOS

Pour sauver la cité, j'aurai besoin de toi
Peut-être.

EUTYCHIDE

Le voilà franc. Sois de bonne foi,
Donne-moi tes raisons, tu veux aider l'Attique ?
On s'immole en amour, mais non en politique ;
La récompense étant trop petite, et l'Etat
Comparable aux humains, et plus qu'eux tous, ingrat.

MÉNANDRE

Et tu veux nous servir ? Dis pourquoi.

DÉMÉTRIOS

Pour la gloire.

L'ARCHONTE

Ce mot sonne fort creux. Dis plutôt pour l'ivoire,
Pour l'or.

MÉNANDRE

Pour t'élever sur un trône vermeil.

DÉMÉTRIOS

Non, pour vous voir marcher heureux sous le soleil.
Devenir, grâce à moi, ce que vous devez être :
Des hommes libres, non des hommes sous un maître,
Car votre oisiveté, ce luxe paresseux,
Etouffe votre force. Soyez plus orgueilleux
De vous-mêmes. Ayez des mains plus sanguinaires
Et dignes de porter la pourpre des bannières

(On entend au loin une rumeur de foule, elle se précise avec le chant suivant, que des fifres et des tambours accompagnent.)

« Gloire au jeune héros
Et félicités !
Vainqueur des cités,
Assez de repos !
T'acclamant de nos
Hymnes récités
Au son des pipeaux,
Vainqueur des cités
Assez de repos !

(Les soldats qui veillaient sur Démétrios par ordre de l'Archonte l'entourent de plus près. L'Archonte et Démétrios se fixent, tâchant de discerner d'après les cris du peuple lequel a la suprématie. Eutychide poussé par le peuple entre précipitamment, suivi par le porteur des clefs de la cité. Les soldats qui gardaient Démétrios tombent à ses genoux, lui demandant grâce. Démétrios regarde Deïs, et leur donne l'ordre d'entourer l'Archonte. Deïs semble impassible, et continue à modeler la petite statue de sa Victoire.)

EUTYCHIDE

Ils veulent te conduire en triomphe à leur temple.

L'ARCHONTE

Le peuple est peu constant, j'en demeure l'exemple.

EUTYCHIDE (indiquant le porteur de clefs qui s'agenouille).

Ils t'offrent à genoux les clefs de la cité.

L'ARCHONTE

Ils ne connaissent qu'un dieu la duplicité.

EUTYCHIDE (prenant les clefs).

Moi je te les apporte, et je me suis fait traître
Pour te servir

(Le peuple, invisible pendant ce temps, fait une grande rumeur autour du nom souvent répété de Démétrios.)

UNE VOIX DU PEUPLE

Descends parmi nous, notre maître !

(Démétrios monte sur l'escabeau de modèle afin que le peuple puisse mieux le voir)

UNE VOIX DU PEUPLE

Vive Démétrios !

UNE AUTRE VOIX

Vive Démétrios !

EUTYCHIDE (admirant en artiste la belle attitude de Démétrios).

Je ferai sa statue en marbre de Paros.

UNE VOIX DU PEUPLE

Nous te nommerons roi

UNE AUTRE VOIX

Portons-le vers le temple !

DÉMÉTRIOS (protestant).

Je refuse.

L'ARCHONTE

O sagesse ! en lui je te contemple.

UNE VOIX DU PEUPLE

Nous te proclamerons dieu dans le Parthénon.

UN ATHÉNIEN (suivant de l'Archonte).

Sacrilège multiple, impiété sans nom !

UNE VOIX DU PEUPLE

La couronne de Zeus, mettons-la sur sa tête.

MÉNANDRE

Les dieux le voudront-ils ?

DÉMÉTRIOS (s'adressant au peuple).

Si, faisant la conquête
Que je veux, dès demain, tenter sur Mégara,
Vous m'acclamez encor votre maître....

UNE VOIX DU PEUPLE (interrompant).

Il voudra
Accepter nos honneurs.

L'ARCHONTE

Et plus tard vos opprobres.

DÉMÉTRIOS (au peuple).

Dans l'espoir du butin, que, courageux et sobres,
Vos soldats et les miens chantent à l'unisson,
Sur la flotte qui va vaincre la garnison
Du tyran qui vous ploie à ses rigueurs : Cassandre.
Mais vainqueur seulement, je consens à descendre

Dans Athène. A présent, commandez aux vaisseaux
De guerre de lever leurs ancres ; sur les eaux
Nous partirons dès l'aube. Afin qu'un vent remplisse
Les voiles, déployez chaque aile longue et lisse.
Videz les entreponts des blés dont ils sont lourds.

UNE VOIX DU PEUPLE

Il nous donne du blé !

UNE AUTRE VOIX

Nos dieux étaient trop sourds ;
Celui-ci, sans tarder, soulage la misère.

UNE AUTRE VOIX

Nous t'adorons, seul dieu qui nous soit nécessaire.

DÉMÉTRIOS

Partagez entre vous mes riches cargaisons.

UNE VOIX DU PEUPLE

Tels les dieux, il commande, et nous obéissons.

UNE AUTRE VOIX (s'éloignant).

Vive Démétrios, le grand Poliorcète !

AUTRES VOIX

O ! vainqueur des cités, nous serons prêts.

(Toutes les voix reprennent en s'éloignant le même chant qu'auparavant.)

EUTYCHIDE (regardant l'Archonte qui reste, entouré de soldats).

L'esthète
Pâlit, l'esclave en lui tremble devant son roi

(Tendant à Démétrios les clefs qu'il repousse.)

Voici les clefs d'Athène.

L'ARCHONTE

Elle cède à l'effroi.

EUTYCHIDE (en s'agenouillant docilement).

Tous, indistinctement, nous chérissons le maître !

L'ARCHONTE

Nous le craignons aussi.

(A Démétrios.)

Voudrais-tu me promettre
Une escorte ? je crains le peuple et non l'exil.

DÉMÉTRIOS (ayant remarqué que Deïs n'est pas troublée, se montre généreux).

Que ces mêmes soldats préservent du péril
L'Archonte timoré. (Aux soldats). Conduisez-le...

L'ARCHONTE

Vers Thèbes.

Grâce à ma délivrance, instruisant les éphèbes
Dans la philosophie, et loin de cet état
De traître, je convoite au plus un doctorat. (S'en allant.)
Salut à toi, Deïs ! Oublieux des querelles,
Comme toi, je renonce aux gloires temporelles.

EUTYCHIDE

C'est quand on ne l'a plus qu'on médit du pouvoir.

(A Démétrios.)

Mais toi, le Parthénon voudra te recevoir
Imitant les mortels, que la déesse serve
Notre hôte ! Nous t'offrons le temple de Minerve.

L'ARCHONTE (se retournant sur le seuil).

Qu'elle t'inspire un peu de prudence, la fin

Des favoris du peuple est de mourir de faim.
Médite sur mon sort. Les Athéniens changent.

UN ATHÉNIEN (de la suite de l'Archonte).

N'offense point les dieux vivants, puisqu'ils se vengent.

DÉMÉTRIOS (à l'Archonte).

Pars en paix, je suis seul le dieu de mon destin.

(L Archonte sort entouré des soldats.)

EUTYCHIDE

Et du mien... Quelle part aurai-je à ton butin ?
Athène a des maisons richement étoffées,
Et ses trésors me sont plus chers que des trophées.
Que me donneras-tu si je te sers encor ?

DÉMÉTRIOS

La seule récompense offerte aux traîtres : l'or.
La main sans armes doit en être bien payée :

(Lui jetant un sac de talents.)

Tiens, que ta paume vile en soit tout égayée.

(S'adressant à Ménandre et observant Deïs, mais plus distraitement qu'il n'avait observé l'archonte.)

Ménandre, toi qui peux distiller du poison
Dans des mots...

MÉNANDRE (implorant sa grâce).

On est lâche à l'âge de raison.
J'ai trois têtes à moi comme le chien Cerbère :
Ma femme et mon enfant ; pour nous trois, qu'on libère
L'écrivain que voici

DÉMÉTRIOS

Laissez-le en repos.

EUTYCHIDE

Pour faire un parchemin, il est bien d'autres peaux.

DÉMÉTRIOS (à Deïs).

Ils peuvent accepter sans en rougir de honte
L'aide d'un ennemi victorieux. l'Archonte,
Pantin inoffensif et fantoche fardé,
Sur lequel mon soupçon naïf s'est attardé! (Il rit).
Des amants, ces peureux, aux mines anormales !
Des amants, ce ne sont pas seulement des mâles !

(A Callimaque dont il a ramassé les manuscrits, et observant Deïs cette fois avec attention.)

Pour toi qui fais des vers, mourir sera ton sort.

CALLIMAQUE (avec une ironie calme).

Un poète ne craint que l'oubli, non la mort.

Démétrios voyant Deïs toujours impassible, fait grâce à Callimaque d'un signe, d'un sourire. Eutychide hésite pour ramasser le sac d'or que Démétrios lui a jeté, puis suit Callimaque qui a rejoint Gorgo et Myrs et Ménandre au fond de la scène, d'où ils regardent s'éloigner le peuple et les soldats aux accents du chant, « Gloire au jeune héros », qui se perd dans le lointain.

DÉMÉTRIOS (aux quelques Athéniens qui s'éloignent les derniers).

Dès l'aube attendez-moi près de la grève amère.

(Il hésite un instant, puis, revenant vers Deïs qui, ne prenant aucun intérêt aux événements, travaille toujours à sa petite statue de la Victoire.)

Je suis victorieux.

DEÏS

D'une gloire éphémère.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE III

SCÈNE I

DEÏS, DÉMÉTRIOS

DÉMÉTRIOS

Ce n'est plus le désir incertain d'un enfant
Que je t'offre. Je suis un homme triomphant
Des hommes, et je veux t'élever à mon trône,
Te donner ma richesse...

DEÏS

Ainsi qu'on fait l'aumône.

DÉMÉTRIOS

Entends, Deïs ; pour toi je briserai le long
Règne d'Alexandrie, et ton front doux et blond
Portera la couronne, et, reine de l'Epire,
Tu fouleras partout le sol de ton empire ;
Les rubis d'Orient aux beaux sangs embrasés
Brûleront ta ceinture ainsi que mes baisers.
Tout l'or que l'on dérobe à la guerre hellénique,
Je viendrai le verser au bas de ta tunique,

Je saurai tout donner, tout ce que tu voudras...
Athènes...

DEÏS

Donne-moi l'amour que je n'ai pas.
Car l'offre de tels dons éveille l'ironie
En moi qui ne voulais qu'une chose infinie.

DÉMÉTRIOS

Je cherche ton désir au fond de ton regard.
Vois, je suis revenu, Deïs.

DEÏS (le repoussant avec indifférence).

Il est trop tard,
Et mon cœur tout entier juge ton cœur d'esclave.

(Elle le repousse avec une indifférence où il y a cependant un peu de mépris.)

DÉMÉTRIOS

Ta feinte indifférence en cet instant me brave;
Tu me mépriserais sans craindre le danger?
Nous sommes seuls ici, je pourrais me venger.
Qui donc m'empêchera d'être celui qu'on aime
Sans amour, toi riant d'épouvante, et si blême
Que ton corps révolté sous mon désir brutal,
A force de stupeur semblerait virginal?
Mais non, je te réserve un plus nouveau supplice:
De mon abaissement tu seras la complice,
Au lieu de rendre Athène à ses Athéniens,
Je lui ferai porter des jougs macédoniens,
Et tandis que sa perte et mon pouvoir augmentent
J'insulterai le temple où vos dieux se lamentent!

(Deïs l'écoute pendant toute cette tirade un peu de la manière dont on écouterait les menaces que proférerait une colère enfantine.)

Devant Athène même, apte à me mieux venger,
Souillant le Parthénon, je viendrai saccager
L'autel ; et sur sa marche étalant mes orgies
Je verserai le vin sur les dalles rougies
De sacrifices. Mieux, pour ses adorateurs,
Je ferai de l'encens avec des puanteurs,
Et tu regarderas les vierges qu'on viole ;
Tu plaindras les vieillards que mon bras droit immole,
Et les jeunes garçons que je ferai châtrer.
Mes forfaits me feront, par crainte, idolâtrer.
Chacun délaissera ses dieux et ses prières
Pour célébrer de chants mes prouesses guerrières ;
Plus je les courberai, plus ils m'honoreront.
Et toi, pour protéger l'innocence à l'œil rond,
Tu m'offriras ton corps en précieux otage :
Car moi je sais aimer, mais haïr davantage !
Et par toute l'ardeur de mon esprit viril
Moi qui peux être bon, je vais devenir vil.
De par ma volonté dans le mal obstinée
Je ferai...

DEÏS

Ce que veut de toi ta destinée.

DÉMÉTRIOS (oubliant ses menaces, redevenant sincère et tendre voyant que Deïs a souri).

J'ai cherché mon destin en regardant tes yeux.
Eux seuls me peuvent rendre heureux ou malheureux,

Et d'avance vaincu, par toi tremblante et frêle,
Je te veux, que tu sois infidèle ou fidèle,
Tes lèvres souriant moins à moi qu'à l'amour...
Mais qu'enfin ton regard s'attendrisse ! à son tour,
Ta voix que je voudrais plus cruelle ou plus douce,
M'attire d'autant plus que ton geste repousse.
Je cherche à te maudire, en vain, à te blâmer,
Et, pensant te haïr, recommence à t'aimer ;
Et je baise tes mains en sanglotant de rage
De vouloir te quitter, de n'avoir ce courage. .
Mes soupçons revenus, tu peux les apaiser.

DEÏS

Ah, je revois ta bouche, où j'ai mis mon baiser,
Voulant concilier et rendre profitables
Le désir qui t'exalte et l'orgueil qui t'accable !

DÉMÉTRIOS

Oui, mon ambition de force et de fierté
Voulait ton esclavage.

DEÏS

Et moi, ma liberté.

DÉMÉTRIOS

La liberté pour toi serait chose stérile.

DEÏS

Non, la beauté de l'art qui te semble inutile
Apporte plus de gloire et bien moins de douleurs
A l'Hellade, que tous vos projets querelleurs ;

Et, m'inspirant de la féconde solitude,
Très lentement je vais regagner l'altitude
Où, grisé par l'effort, tout mon être a frémi...

DÉMÉTRIOS

Pourquoi par mon amour suis-je ton ennemi ?
Sans limite est l'azur où seule tu t'élèves,
Reste plutôt parmi les hommes et leurs rêves.
En exil dans le vaste espace sans chemins,
Tu périras d'avoir méprisé les humains
Laisse planer les dieux dans le ciel solitaire.
Contentons-nous, Deïs, de dominer la terre :
Icare et Prométhée eurent un sort pareil.
N'essayons pas, mortels, d'affronter le soleil
En voulant remporter d'impossibles victoires.

DEÏS

Mon vouloir et l'instinct luttent, contradictoires..

DÉMÉTRIOS

Laisse-moi te conduire, et sans hostilité
Accepte la nature et sa réalité.
Donne ton corps avant que tu ne sois flétrie,
Et, comme moi, guerrier, j'immole à la patrie
Ma force et ma jeunesse, enfante-moi des fils
Forts comme les héros et les dieux de jadis.

DEÏS

L'artiste est mère aussi d'une œuvre magnanime,
Et c'est notre jeunesse entière qui l'anime ;

Comme vous, préparant de glorieux renoms,
Nous mettons notre vie en ce que nous donnons,
Et mon devoir sera d'apporter à la Grèce
Des formes de beauté, de rester la prêtresse
Qui, s'étant égarée au sortir d'un festin,
S'attarde à retrouver le sens de son destin,
Mais l'air froid de la nuit l'ayant enfin saisie,
Elle voit clairement l'absurde frénésie
De toute la hauteur de son âme debout :
Les convives vautrés — ivres et sans dégoût —
Qui se jettent entre eux les roses qui se fanent,
Et nomment de grands noms cet amour qu'ils profanent.

DÉMÉTRIOS

Fou de croire qu'un d'eux pût être ton amant !
Mais comprends-moi, j'étais jaloux, honteusement
Jaloux de tes baisers donnés à d'autres bouches,
De penser que peut-être, enlaçants et farouches,
D'autres bras t'étreignaient, que, docile au désir,
Tu murmurais, heureuse et pâle de plaisir,
Un des noms de l'amour, sous les mêmes caresses. .
Je voyais d'autres doigts errant parmi tes tresses,
Ou crispés à ton cou. J'imagine, je sens
Vos plaintes et vos cris, vos soupirs, les accents
Etouffés de vos voix se confondant en râles,
Votre extase avouée avec des lèvres pâles,
Mais mon désir de toi, terrible d'être doux,
Au lieu de t'étouffer me jette à tes genoux.

Je te crois, le soupçon indigne m'abandonne.
Ah, Deïs, fais sur moi le geste qui pardonne,
Tu m'es celle qu'enfant, par les soirs apâlis
D'étoiles, je rêvais ; mes yeux s'étaient remplis
De doutes : un instant, ma parole profane
A confondu la vierge avec la courtisane.
Mais comprends mon tourment : toute l'honnêteté
Des femmes ne dépend que de leur chasteté.
Nous trouvons nos vertus dans notre intelligence,
Dans notre force, et vous dans votre résistance.

SCÈNE II

DIODODOS (seul, écoute puis rentre.) MÉNANDRE, CALLIMAQUE, MYRS, GORGO et EUTYCHIDE reviennent au-devant de la scène).

DIODODOS

C'est mon avis, la femme impure est un égout,
Elle prend la souillure...

EUTYCHIDE

Et nous rend le dégoût.

MÉNANDRE

Ou, si nous t'offensons en prenant un symbole
Aussi rude, disons : la femme est une idole
Fragile et dont le corps doit toujours rester pur.....

DÉMÉTRIOS

.. Et qu'un passé douteux rend l'avenir peu sûr.

MÉNANDRE

En deux castes pour nous la femme se divise :
Celle que l'on épouse, et celle qu'on méprise.

EUTYCHIDE

La vierge apporte tout à son premier amant

MÉNANDRE

Elle est toujours la seule aimée, à nous vraiment.

EUTYCHIDE

Le reste est un troupeau de bêtes mercantiles.

DÉMÉTRIOS

L'on ne goûte que peu les conquêtes faciles.

DEÏS

Vous voulez qu'on soit pure avec tant de ferveur ?
Pourquoi n'exigez-vous cette loi de l'honneur
Des hommes ?..

MÉNANDRE

Ce n'est pas du tout la même chose.

DEÏS

Et si tu connaissais la femme qui s'oppose
A ces opinions, un élan parlerait
Pour elle dans ton cœur, et ton cœur l'aimerait
Malgré tous ses passés, et quoi que d'elle on dise.

DÉMÉTRIOS

Eh ! qui peut donc vouloir ce qu'un autre méprise ?

DEÏS

Vous êtes tous pareils ! (à Démétrios). Et toi, c'est donc cela
Ta large humanité ? (à tous) Votre amour, le voilà !
C'est le respect d'autrui, c'est l'orgueil, c'est la crainte ;

Et notre passion soumise à votre étreinte
Se dérobe pourtant, car un lucide éclair
Vous dévoile. On a honte, oui, honte de sa chair
Qui faiblit un instant sous le divin supplice
De l'amour, et qui veut qu'en aimant on haïsse.
Oh ! le tourment d'un corps par la joie enivré
Et qui méprise l'être auquel il s'est livré !
Tel celui qui boirait à quelque coupe vile
Un capiteux poison qui rend l'âme servile.
Vous êtes d'une pâte indigne, et qui mollit
A tout, et votre orgueil sans grandeur abolit
La grandeur ; et c'est vous que chaque désir moule,
Vous, les derniers jouets d'un peuple qui s'écroule,
Vous, faibles ou brutaux, serviles ou puissants,
Aux pages de l'histoire inutiles passants
Dont on ne saurait dire un bienfait ! vos victimes :
Des femmes, des enfants, — des lâchetés, vos crimes !
Et c'est vous, cœurs vénals, vous qui nous repoussez,
Vous, nos maîtres hautains, vous qui vous émoussez
Dans l'orgie, et, repus, vos vertus pantelantes,
Voulez juger ! savoir, vos mains encore sanglantes
De quelque guerre obscure aux vils entassements,
Si l'on est digne ou non de vos embrassements !
La plus basse hétaïre est digne, et plus que digne
De vous. Oui, la première à qui vous faites signe,
Ou que vous insultez dans la rue. Elle a faim
Sans doute, ou comme moi sourirait de dédain.

MÉNANDRE

En cherchant le bonheur, nous devenons victimes
De leur perversité savante.

DÉMÉTRIOS

Et si l'intime
Révolte la contraint à jeter un défi...

MÉNANDRE

En esclave elle sait en tirer son profit.

DEÏS

Puisque vous la rendez esclave, attendez d'elle
Toutes les faussetés ; la haine en sa prunelle
Luit comme une vengeance, et son front lourd et bas
Se prête aux trahisons des vaincus sans combats.
En reptile elle agit, son triomphe s'achète
Au prix du bonheur. Soit ! Telle vous l'avez faite,
Dites-vous bien cela. Tout mon sang irrité
S'éveille. Ah ! trop longtemps vous avez mérité
Que l'on vous dise en face et de près ce qu'on pense,
Ce que chacune ici, hardie ou sans défense,
Médite sombrement. Oui, mon dégoût descend
Parmi vous sur la terre et vous voit, vous entend,
Et s'exalte, et vous parle. Etant de cette race
Rampante, je me dresse. En ce monde où je passe,
Trop longtemps j'ai rêvé ; mais d'instinct, oui, toujours,
Je vous ai connus tels, et j'ai fui vos amours.

MÉNANDRE

Mais que dis-tu, Deïs ?

EUTYCHIDE

Et ce discours nous mène
Où ?

DÉMÉTRIOS

Pour qui plaides-tu ?

DEÏS

Pour notre race humaine.

DÉMÉTRIOS

Pour notre race humaine ? Il est en mon pouvoir
De l'améliorer. Ainsi, vous allez voir
Les femmes obéir à leurs maîtres, les hommes.
Nous les ferons garder par des gynéconomes.

DIODODOS (à lui-même).

Moi, je croyais en vous, mais vos corps de serpents
Ont trahi ma croyance, aussi je m'en repens.

DÉMÉTRIOS

Nous sauvegarderons leurs belles innocences,
Rendant ainsi nos fils plus sûrs de leurs naissances.

DEÏS

Et vous vous étonnez, qu'obéissant au sort
Qu'imposent vos vouloirs cruels, et sans remords,
On se serve de vous, qu'on vous trompe, et qu'on lave
Sa honte en vous trompant ? Oui, n'étant qu'une esclave,
On a raison : cela repose le cerveau
De changer, de se rendre à quelque autre bourreau.
Et vous vous étonnez qu'en reptile on se glisse
Dans votre couche, et là qu'on mente et vous trahisse,

Ou faible, subissant vos baisers sans courroux,
Que l'on vous fasse alors des enfants tels que vous?

CALLIMAQUE

Je ne l'ai jamais vue ainsi !

L'ARCHONTE

Laisse, la rage
Lui va bien. Regardez ses yeux sombres d'orage.

DEÏS

Ils cherchent dans vos yeux aux éclats décevants
Qu'une lueur d'espoir vous proclame vivants.
Regardez-vous plutôt ! Qu'attendre ? Quelle race
Laisserez-vous, pantins ? vils masques ? Je suis lasse,
Et chancelle entre vous. Quel droit sera rendu
Par vous ? quelle justice ? Ah ! tout est bien perdu !
L'hypocrisie alerte et la peur inféconde
Règnent sur la cité qui fut jadis un monde,
Et je viens parmi vous, sincère, et vous criant :
Qu'avez-vous fait de nous, pantins ? Et vous, riant,
Les yeux luisants, vous me répondez · Qu'elle est belle !
Voyez comme la rage éveille sa prunelle !
Eh bien, oui, je m'éveille et, les yeux pleins d'ardeurs,
Je viens chercher en vous la trace des splendeurs,
Un courage égalant au moins d'autres époques...
Même pas, même pas une âme sous vos loques !

DÉMÉTRIOS (se redressant sous l'insulte).

Athéniens, vous qui n'êtes pas destinés
Aux combats puérils des mots efféminés

Mais aux triomphes sûrs des révoltes prochaines,
Il est l'heure d'agir, de rejeter vos chaînes.
Vous vivez dans l'ennui, dans la honte et le deuil,
Soyez des citoyens remplis du noble orgueil
De vous-mêmes, et, fiers de vos gloires passées,
Rassemblez avec moi mes troupes dispersées,
Tandis que Mégara derrière ses remparts
Sommeille, il nous faudrait activer nos départs.

MÉNANDRE

L'aube de ses doigts blancs a cueilli les étoiles.

DÉMÉTRIOS

Il est temps de donner l'essor aux larges voiles,
De livrer nos destins aux courageux hasards,
Sur des sols étrangers plantant nos étendards.
Quand nos têtes seront de leurs casques coiffées,
Nous désirerons moins l'amour que les trophées.

MÉNANDRE

Et la guerre hasardeuse est pour nous un régal
Nouveau, nous reposant du devoir conjugal.

EUTYCHIDE (voyant que Démétrios revêt son armure).

Et la femme, étant lâche, adore l'héroïsme.

DÉMÉTRIOS

Il faut la dominer de tout notre égoïsme,
Et la soumettre, ainsi qu'aux temps de nos aïeux.
Son rôle est d'enfanter et de nous rendre heureux :

L'art la déshumanise autant que la culture,
Et, l'éloignant de nous, l'enlève à la nature.
Il faut la rappeler à son premier devoir
Et lui faire subir notre insigne pouvoir,
Car le monde est trop plein de la vierge inutile,
De la femme inféconde...

DIODODOS

Ou savamment stérile...

EUTYCHIDE

Et qui ne veut créer, autrement que par l'art

DIODODOS

Mais dans son corps le sang est vivant sous le fard.

DÉMÉTRIOS

Et son instinct, plus fort que son vouloir, la mène
Vers nous, car il vaut mieux être et n'être qu'humaine.

DEÏS

Etre et n'être qu'à vous, mes maîtres, n'est-ce pas ?
Sans autre ambition que de n'en avoir pas.
Servir à votre orgueil, être celle qu'on nomme
L'épouse ? En vérité la servante de l'homme !

(Reculant vers les rideaux qui la séparent de la statue.)

Si j'ai pu m'évader de vous, si je me rends
A moi-même, à mon art, c'est qu'enfin je comprends
Le sens de ma Victoire autoritaire et libre.
Victoire ! Ma Victoire ! il semble qu'elle vibre,

Presque vivante. Enfin, son cher corps achevé
Est prêt à s'élancer, et son bras élevé
Triomphe de vous tous. Ses ailes, à l'arrière,
Ainsi que deux drapeaux éployés fendent l'aire
Des vents... Victorieuse, aucun être n'a droit
Sur toi. Gardant ton corps, ton beau corps vierge et froid,
Ta tunique s'enroule à tes jambes jalouses.
Pourrais-tu ressembler aux lascives épouses,
Aux femmes dont l'amour est un trafic vénal,
Aux vierges qui s'en vont vers quelque époux banal
Porter la floraison prodigue de leurs songes?
Toi, droite, pourrais-tu te courber au mensonge?
Souillerais-tu tes flancs d'une postérité
D'esclaves, lorsqu'en toi germe l'éternité?

(Elle ouvre les rideaux, la Victoire de Samothrace presqu'achevée impose ses belles proportions : les hommes groupés autour ont l'air de pygmées insignifiants.)

Gloire d'un long désir qui prend forme et redouble
L'espoir, viens m'enlever à cette heure de trouble.

EUTYCHIDE (examinant la statue).

Tu la crois si durable? En quel marbre est-ce fait?

MÉNANDRE

Examine et dis-nous.

EUTYCHIDE

Et toi?

MÉNANDRE

Moi? c'est parfait,
Je n'ai donc rien à dire,

DIODODOS

Eh ! oui, l'allure impose.

EUTYCHIDE

Je t'avouerai pourtant... d'abord, est-ce que j'ose ?

CALLIMAQUE

Non.

MÉNANDRE

On ne conçoit pas un homme du métier
Respectant dans un autre un talent tout entier

EUTYCHIDE (à Démétrios).

Toi, qu'en penses-tu ?

DÉMÉTRIOS (occupé à remettre son armure).

Moi ? mais je n'y pense guère.
Ce serait un trophée unique : si la guerre
M'est propice, ton œuvre, une Niké, je crois,
Verra, de mon vaisseau, ma conquête des rois,
Ou ta Victoire, emblème attestant mes victoires,
S'élevera du haut d'un de mes promontoires.

CALLIMAQUE

Quel sacrilège !

DÉMÉTRIOS

Rien n'est bien et rien n'est mal.
Toute chose obéit au pouvoir animal
De la force, et crois-moi, l'art est sans importance.
Le dédain me saisit devant votre insistance,
Sur votre éternité faite de nuits, de jours,
Les siècles à venir ainsi que des vautours

Saccageront vos noms, et vos œuvres serviles
Seront autant de morts enterrés sous les villes
Mais nous, guerriers, héros, qui hasardons sans peur
Tous les risques, partons ! Cette mer de malheur
Dont le flot tour à tour s'abaisse et se soulève,
Allons la dominer par des luttes sans trêve !

DEÏS (regardant aussi la mer dont on entend les menaces au loin).

Mon âme libre et nue aime cet élément,
Car elle a dans son calme et son emportement
La native souplesse et la force secrète
Des flots impétueux que la terre rejette.

DÉMÉTRIOS (tout armé).

Répondant à ses cris par des cris querelleurs,
Partons vers sa conquête.

DEÏS

O mer ! jetant tes fleurs
D'écume sur la grève, en gravissant les roches,
Repousse avec tes flots les horizons trop proches !
Que ta force t'élève au-dessus de leurs lois !
Vagues, qui menacez jusqu'au trône des rois,
Eteignez l'injustice, errez, tumultueuses ;
Ruez-vous sur le monde, et que ses formes creuses
Périssent sous tes flots ô mer ! que la fraîcheur
De ton étreinte amère étouffe ces lutteurs.
Tu conçus l'Aphrodite en tes sources profondes,
Ah ! rends-nous la beauté, du berceau de tes ondes ?

DÉMÉTRIOS

Faites-nous des vainqueurs, flots courroucés et forts,
Ramenez à l'Hellas des héros ou des morts.
Afin de remporter des gloires éternelles,
Vois, les vaisseaux de guerre ont déployé leurs ailes,
Leur vol irrésistible où s'acharnent les vents
Nous fait risquer la mort pour être mieux vivants.

MÉNANDRE

Et si je meurs ?

EUTYCHIDE

Ta gloire attend pour te survivre.

MÉNANDRE (sans entrain, se disposant à les accompagner).

Quel courage . j'affronte un danger sans être ivre !

DÉMÉTRIOS

De la nuit et du vent entends le double appel !
Eveillant le passé du célèbre archipel,
Mon nom ira plus loin que la mer Caspienne.

MÉNANDRE

Planant sur nos projets, ton œuvre olympienne
Est le dernier essor de la mourante Hellas.

DÉMÉTRIOS

Partons vers la victoire.

DIODODOS

Est-elle à nous, hélas ?

CALLIMAQUE (se tournant vers la Victoire).

Inspire le courage aux cœurs mortels qui souffrent,
O grand vol immuable où les siècles s'engouffrent

DEÏS

Oui, mon espoir vivant est là, vois, et devient
Colossal, immuable : A peine je parviens
A me persuader que cette chose immense
Est de moi si petite. Une étrange influence
S'exerce de mon œuvre à moi, car je la sens
M'élever loin de tous. Je dois suivre · le sens
Que prendra le destin s'indique par la trace
Que laisse une action haute que rien n'efface :
Voilà mon action !

(Vers sa Victoire)

Elle seule vivra.

(Se tournant vers Démétrios prêt à partir).

Vous serez oublié.

DÉMÉTRIOS

Le temps le prouvera,
Et tu regretteras ce choix.

DEÏS (les voyant partir).

Vivant une heure,
Je veux m'éterniser par l'œuvre qui demeure.

(Myrs va prendre sa flûte et sur l'air qu'elle improvise, Gorgo dessert la table du festin, puis s'en va, son regard levé vers l'aube qui se fait peu à peu, en répétant comme au commencement) :

GORGO

Vierges, l'amour
Est un séjour
D'ombre et de lune...

To the memory of

RENÉE VIVIEN

(PAULINE M. TARN).

LA MORT DU POÈTE

« Si le Seigneur penchait son front sur mon trépas,
Je lui dirais : O Christ, je ne te connais pas »

RENÉE VIVIEN « *A l'heure des mains jointes* ».

.. Et pourtant ils ont pris ton âme spleenitique
Aux décevants espoirs du dogme catholique,
Voulant ouvrir tes yeux avides de repos
A leur éternité... mais tes yeux se sont clos,
Et la petite nuit de tes belles paupières
Te donnera l'oubli des prêtres, des prières ·
Tes esprits affaiblis, ils purent te changer,
Mais l'œuvre de ta vie est là pour te venger.
Ils ont caché ton corps païen sous une pierre
Chrétienne, ton squelette émiette sa poussière
Très respectablement dans un tombeau banal,
Anonyme, et couvert du bloc familial
Et craignant pour leur nom ce scandale : la Gloire,
Ils offrent leur dernière insulte à ta mémoire.

. Toi qui passas le long de la vie en chantant
Des hymnes au sommeil que tu désirais tant,
Même de mon exil, je sais, tes lèvres blêmes,
Gardant encor le pli de tes derniers poèmes,
Ont répété des mots de prêtre, avec effort.
Amante de l'Automne et de la jeune Mort
Toi qui voulus mourir avant même de vivre
Voici, parmi tes nuits, la nuit qui te délivre.

SONNET

Les poètes aimés des dieux, nous disait-on,
Meurent jeunes . louange à ton adolescence.
La Gloire qui chemine, où court la Médisance,
Au gré de son caprice affirmera ton nom.

N'ayant point recherché ces faiseurs de renom,
Jusqu'à la fin hostile à toute complaisance,
Craintive envers celui qui te blâme ou t'encense,
Sensible comme Keats, fière, tel Chatterton,

Que ta précoce mort me semble désirable !
Survivre à son bel âge, et mourir vénérable
Comme Hugo, bourgeois — ou bien comme Chénier,

Plein d'orgueil, aux bourreaux livrer sa jeune tête ?..
Sans pleurer ta jeunesse, et sans la renier
Ta mort l'immortalise — ainsi que toi, poète.

« NOUS IRONS VERS LES POÈTES »

Oui, tu t'en iras vers tes frères les poètes,
Et dans leurs rangs serrés, tous, ils t'accueilleront
Avec leurs voix sans timbre, et leurs lèvres muettes.

Martyr de la Beauté, toi dont le jeune front
N'a point eu ces lauriers qu'on jette sur la tombe,
— La louange tardive est égale à l'affront —

Tous, Marlowe et Villon, et l'âme de colombe
De cet adolescent, Keats, seront tes amis,
Poète qui mourus ainsi qu'un beau soir tombe.

Et ceux qui, dans ta vie, étaient tes ennemis,
Effeuilleront aussi sur toi des violettes, —
Comme hier, sur ton cœur apaisé, j'en ai mis.

Atthis, que dans tes vers doucement tu regrettes,
— Fidèle au souvenir dont rien ne peut leurrer —
Veut te suivre, portant au cou ses amulettes...

Et d'autres, sur ta mort, en rêvant vont pleurer.

LAMENTATION DES SIRÈNES

« Qu'on me laisse pleurer avec mes souvenirs ».

(Renée VIVIEN).

Nous qui n'avons point d'âme, et que l'eau rend légères,
Comme vos pleurs pourtant, nos larmes sont amères.

Dans nos corps transparents nous n'avons point de cœurs ;
Mais quels sont ces sanglots montés des profondeurs ?

Nous ne ressemblons pas aux habitants des terres,
Cependant nous vivons, et mourons, solitaires.

N'étant point des mortels, nous ne désirons pas
Retenir les mortels dans nos fluides bras.

Notre corps sous la vague amoureuse déferle,
Et prend au jour levant des nuances de perle,

Nous n'avons point souffert même des longs soirs gris ;
Mais nous avons compris ceux qui sont incompris :

Ceux qui, hantés par nous, ont erré sur nos sables
Ne vous sont point pareils quoiqu'étant vos semblables.

Ils furent, comme nous, fuyants, mystérieux,
Et morts, toute la mer les pleure par nos yeux.

TABLE

TABLE

Aux Passantes

Virelai nouveau 9
Couple 10
Filles 15
Compensations 17
A une myope. 19

LA DOUBLE MORT (*1 Acte*). 21

Le Désenchantement. 44
Quatrain. « *O première ennemie et dernière vengeance* » 45
Quatrain. « *Je ressemble à ces rois* » 46
A ma sœur « *Lorsque tu reviendras* » 47

EQUIVOQUE (*2 Actes*). 49

Fragments de Sappho. 82

Paroles de Maîtresses

Au poète 87
Attendre. (*Vers libres*) 88
Seconde jeunesse 90

PAROLES D'AMANTS

Convoitise 95
Te Deum 96
A night mood 97
Sonnet, « *Sans plus tâcher de plaire* » 98
La chambre vide 99
Sérénade 101
Légèrement 102
Persistance 103
Soir de pluie 104
A une religieuse 108
Histoire d'un collier de corail blanc 110

AU REFLET DES LAGUNES (*1 Acte*) 111

Sur une opale du Mexique 149
Sonnet. « *Je voudrais fuir* » 150
Camaraderie 151
Près de Notre-Dame (*Vers libres*) 153
Tierce rime 155
Au Comte R. de M 157
Soir hanté 158
Berceuse 159

AUTOUR D'UNE VICTOIRE (*3 Actes*) 161

A LA MÉMOIRE DE RENÉE VIVIEN

La mort du poète 235
Sonnet 237
« Nous irons vers les poètes ». 238
Lamentations des sirènes 239

Achevé d'imprimer le 31 Janvier 1910

sur les presses de

LAFOLYE FRÈRES

à Vannes

pour

E. SANSOT et Cie

libraires-éditeurs

7, rue de l'Eperon, 7,

Paris.